

# Sexualité et perversion : une analyse critique de l'oeuvre d'Arnold Davidson

Julie Mazaleigue-Labaste

## ► To cite this version:

Julie Mazaleigue-Labaste. Sexualité et perversion : une analyse critique de l'oeuvre d'Arnold Davidson. Revue d'histoire des sciences humaines, Publications de la Sorbonne, 2007, 17 (2), pp.61 - 90. halshs-01989259

**HAL Id: halshs-01989259**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01989259>**

Submitted on 25 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Sexualité et perversion : une analyse critique de l'œuvre d'Arnold Davidson

Julie MAZALEIGUE

### Résumé

L'œuvre d'Arnold Davidson, *L'Émergence de la sexualité*, s'inscrit dans la lignée de l'épistémologie historique telle qu'a pu la pratiquer Foucault, avec l'apport original des méthodes de la philosophie analytique. À travers une grille de lecture de l'histoire fondée sur les « styles de raisonnement », outils méthodologiques originaux, Davidson propose une lecture neuve de l'histoire de la sexualité au XIX<sup>e</sup> siècle et des apports conceptuels de la psychanalyse freudienne au tournant du siècle. À ce titre, cet ouvrage constitue une référence dans le champ de l'histoire de la sexualité. L'auteur élabore ainsi une histoire de la constitution de la norme sexuelle dans la perspective d'une épistémologie de la subjectivité, où l'histoire du concept de perversion sexuelle occupe une place centrale. Cette dernière est déchiffrée à partir des transformations du style de raisonnement de la psychiatrie et d'un abandon de la référence à l'anatomopathologie ouvrant vers une psychologie de la norme sexuelle. Les thèses de Davidson méritent alors, par leur originalité, leur force, et leur complexité mais aussi les difficultés qu'elles soulèvent, qu'on leur dédie une lecture critique fine et complète.

**Mots-clés** : Sexualité – Perversion sexuelle – Aberrations – Norme sexuelle – Instinct sexuel – Inversion sexuelle – Cerveau – Naturalisation – Vérité – Pouvoir – Fonction sexuelle – Personnalité – Épistémologie historique – Histoire des concepts – Philosophie analytique – Archéologie du savoir – Style de raisonnement – Généalogie des savoirs-pouvoirs – Anatomopathologie – Psychiatrie – Psychiatrie légale – Psychologie – Psychoanalyse – Neurologie – Dégénérescence – *Psychopathia Sexualis* – Inversion sexuelle – Morel – Krafft Ebing – Broussais – Freud – Foucault.

**Abstract** : *Sexuality and Perversion : a Critical Analysis of Arnold Davidson's Work*  
*The great work of Arnold Davidson, The Emergence of sexuality, is in direct line with the historical epistemology of Foucault, with the original contribution of the methods of Analytic philosophy. Through an interpretation grid of history based on the original methodological tools « styles of reasoning », Davidson suggests a new reading of the history of sexuality in the 19th century and the conceptual contributions of Freudian psychoanalysis at the turn of the century. As such, this book is a reference in the field of the history of sexuality. The author develops a history of the sexual norm formation in the context of an epistemology of subjectivity, where the history of the concept of sexual perversion plays a central role. The latter is decrypted from the transformation of the psychiatric style of reasoning and an abandonment of the reference to the anatomopathology opening towards a psychology of sexual norm. Davidson's theses then deserve, by their originality, their strength and their complexity, but also by the difficulties they raise, a fine and complete critical reading.*

**Key-words** : Sexuality – Sexual Perversion – Aberrations – Sexual Norm – Sexual Instinct – Sexual Inversion – Brain – Naturalisation – Truth – Power – Sexual Function – Personality – Historical Epistemology – History of Concepts – Analytic Philosophy – Archaeology of Knowledge – Style of Reasoning – Genealogy of Knowledge-Power – Anatomopathology – Psychiatry – Forensic Psychiatry – Psychology – Psychoanalysis – Neurology – Degeneration Theory – *Psychopathia Sexualis* – Sexual Inversion – Morel – Krafft Ebing – Broussais – Freud – Foucault.

« *La sexualité est une expérience récente* », telle est la thèse essentielle du grand ouvrage d'Arnold Davidson <sup>1</sup>, et le point de départ de l'histoire de la sexualité. Contre toute évidence d'une nature – quand bien même cette dernière serait « nature humaine » – l'auteur, emboîtant le pas de Foucault, propose une analyse historique du sujet occidental contemporain, parallèle épistémologique de la psychanalyse, ou encore de la socioanalyse bourdieusienne.

On peut considérer l'histoire de la sexualité comme un champ d'investigation spécifique à l'épistémologie des sciences humaines et de la médecine mentale, ouvert par Michel Foucault, à la condition expresse de prendre le terme « sexualité » en une acception bien déterminée théoriquement. Il faut rappeler que lorsque Foucault propose son *Histoire de la sexualité*, il n'est question ni d'une chronologie des comportements érotiques, ni de l'évolution des idées sur le sexe. Il s'agit de l'analyse d'un cadre conceptuel auquel correspond une *expérience* singulière, celle de la sexualité, mode particulier et historiquement déterminé sous lequel se donnent les plaisirs érotiques depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Si la sexualité a la prétention naturaliste, anthropologique, et même ontologique, de sa naissance jusqu'à aujourd'hui, à être une réalité absolue, universelle, transculturelle et transhistorique – ou « supra-historique » <sup>2</sup> – elle est au contraire, pour l'historien, relative, à un contexte, à des savoirs et à des pratiques qu'il se donne pour tâche de décrire.

C'est au sein de cette problématique que s'inscrit explicitement *L'émergence de la sexualité*, dont le titre paradoxal trouve alors un premier éclaircissement. Affirmer qu'il y a eu une « émergence de la sexualité », c'est faire œuvre de critique <sup>3</sup> historique, en s'opposant à ce que Bourdieu nommait le travail d'éternisation, en mettant en évidence les mécanismes historiques de déshistoricisation de la sexualité, et les tentatives toujours renouvelées de naturalisation auquel les sciences naturelles, parfois humaines, et la médecine, n'ont encore aujourd'hui pas renoncé <sup>4</sup>. Actuelle inactualité de l'histoire, donc. Et si le texte de Davidson fait œuvre et mérite que l'on s'y attarde, c'est qu'en réactualisant la question foucauldienne, il interpelle le lecteur abreuvé de discours – que ces derniers soient scientifiques, médicaux, ou ordinaires – et tente de l'amener à une objectivation de son expérience, c'est-à-dire de lui-même.

Car l'expérience de la sexualité n'est pas simplement une expérience parmi d'autres, objet d'un choix d'étude qui resterait somme toute contingent. Elle est en effet, pour les hommes que nous sommes, dans le monde dans lequel nous nous inscrivons, essentielle, faisant de notre existence, pour reprendre le néologisme de l'auteur, une « *sexistence* ». Expérience de nos corps et dans nos corps, elle est bien loin de s'y réduire. Avant même d'être lieu de plaisirs, elle est pour nous un lieu d'appréhension de soi, lieu de connaissance, d'une connaissance que nous concevons à la fois comme la plus intime – intimité apparente de la sexualité – mais aussi comme la plus révélatrice <sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> DAVIDSON, 2005.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 10.

<sup>3</sup> Au sens fort du terme. Rappelons la filiation kantienne revendiquée par Foucault, dans laquelle s'inscrit aussi Davidson.

<sup>4</sup> Comme certaines recherches en génétique sur l'homosexualité, ou encore l'anthropologie de la parenté, pourraient en témoigner.

<sup>5</sup> Nul besoin même de citer ici la psychanalyse, puisqu'il suffit de faire référence, au sein de la masse de discours qui prolifèrent sur la sexualité, aux omniprésents articles sur la « psychologie sexuelle » qui émaillent la presse à grande diffusion.

Si elle est ainsi *lieu de vérité*, c'est en vertu de ses conditions d'émergence comme expérience, conditions dont les savoirs, et particulièrement les sciences humaines, forment le noyau. À partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et à travers un certain nombre de discours – médecine, hygiène, psychiatrie, psychologie, psychanalyse, sexologie... – elle s'est constituée comme le cœur et clé de la subjectivité qui en est le corollaire. Ces savoirs ont inauguré « *des façons entièrement nouvelles de nous concevoir* », et par-là une nouvelle expérience de soi, comme sujet de bout en bout sexualisé. Davidson, en prenant pour objet la psychiatrie du XIX<sup>e</sup> siècle et la jeune psychanalyse, articule *épistémologie des concepts et histoire d'une expérience* : comprendre l'origine et les mécanismes de constitution des concepts jouant dans les discours des savoirs, c'est comprendre à la fois comment la sexualité est elle aussi un concept produit par ces discours, et comment ces derniers ont pu forger l'expérience non remise en question que chacun a aujourd'hui de soi-même.

Il s'agit, pour l'auteur comme pour le lecteur, de déconstruire cette évidence. L'histoire de la sexualité est alors à concevoir comme une *pratique* visant à s'objectiver comme sujet. La visée dernière d'une telle enquête dépasse alors largement le cadre de l'histoire des sciences : « *se dépendre de soi-même* » pour reprendre une expression de Foucault que l'auteur fait sienne, comprendre ce qui fait que nous sommes ce que nous sommes et le type de relation que nous entretenons à nous-mêmes laisse apparaître la possibilité d'une transformation du rapport à soi, et ainsi de soi-même. La portée de l'ouvrage d'Arnold Davidson s'étend alors bien au delà de son objet explicite et des discussions historiques entre spécialistes : c'est ce que nous sommes, ce qui nous constitue en tant que tels, et le type d'humanité qui est nôtre qu'il met en question <sup>6</sup>.

Mais, si le récit historique et la valeur critique du texte de Davidson sont ainsi difficilement contournables quant à l'histoire de la sexualité et méritent que l'on s'y attarde, il reste néanmoins entravé dans un certain nombre de difficultés qui l'empêchent de prendre toute sa force. Difficultés dont l'analyse critique, à son tour féconde, permet de réévaluer tant la méthode, les perspectives, que la chronologie de la naissance du concept de sexualité au XIX<sup>e</sup> siècle.

## Sexualité, psychologie et perversion

### *Généralités : points de méthode*

Le style de l'ouvrage d'Arnold Davidson renvoie difficilement à une unité de la pensée pour un lecteur non-averti. Il se présente en effet à première vue comme une compilation d'articles – huit en tout, auxquels s'ajoute un appendice – aux sujets apparemment aussi hétérogènes que la formation du concept de perversion sexuelle <sup>7</sup>, une analyse de détail des *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud <sup>8</sup>, des discus-

---

<sup>6</sup> Désormais, lorsque le terme « sexualité » sera employé, il faudra le comprendre selon cette double acception, comme concept d'une part, et comme expérience de l'autre.

<sup>7</sup> Chapitre 1 : « Reformer les cadavres », 25-75, initialement publié in BOULOS, 1990.

<sup>8</sup> Chapitre 3 : « Comment faire l'histoire de la psychanalyse : une lecture des *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud », 131-172.

sions avec l'histoire de l'art<sup>9</sup>, sur l'épistémologie de l'histoire<sup>10</sup>, ou encore sur la pensée de Foucault<sup>11</sup>. L'auteur les regroupe selon deux ordres de considération : d'un part l'histoire de la sexualité proprement dite, et de la normativité en général<sup>12</sup>, de l'autre des questions de méthode en épistémologie et en histoire des sciences, auxquelles sont rattachées les études sur Foucault<sup>13</sup>. C'est de l'articulation des deux que se dégagent la spécificité et l'originalité de l'ouvrage.

Le concept-clé de la méthode d'Arnold Davidson est en effet celui de « *style de raisonnement* »<sup>14</sup>, qui permet à l'auteur de développer une grille de lecture historique forte. Un style de raisonnement doit être considéré comme un *réseau de concepts solide et cohérent, propres à un savoir ou un ensemble de savoirs, liés entre eux par un certain nombre de règles bien précises, qu'il s'agit alors de décrire*. Ces concepts et ces règles changent, ce qui fonde la pertinence et la nécessité d'en faire une histoire. La question épistémologique centrale liée à cette notion de « style de raisonnement » est celle des *conditions* de compréhensibilité des énoncés<sup>15</sup>, et plus précisément celle de leur statut de « *candidats à la vérité et à la fausseté* »<sup>16</sup>. Ce sont en effet les réseaux conceptuels partagés dans lesquels les énoncés s'insèrent qui vont leur donner un sens, et par-là même fonder leur possibilité à être vrais ou faux – car ce qui est dépourvu de sens ne saurait être affecté d'une valeur de vérité. Lecture de l'histoire et *théorie de la connaissance* sont ainsi unifiées, liant les deux acceptions d'« épistémologie », la française et l'anglo-saxonne. Ces thèses de Davidson sont très proches de celles de Foucault dans *Les Mots et les Choses*<sup>17</sup> et *l'Archéologie du savoir*<sup>18</sup>, et la notion de « style de raisonnement » est fortement apparentée à celles, foucauldienne, d'épistémè, ou encore de « *pratique discursive* », qui renvoient à l'ensemble des conditions de possibilité, discursives et pratiques, des énoncés scientifiques. L'auteur affirme ainsi explicitement faire œuvre de ce que Foucault nomme « archéologie »<sup>19</sup>. Si histoire il y a, cette dernière est ainsi fortement ancrée au sein de problématiques de théorie et de philosophie de la connaissance, ce qui fait bien de l'œuvre un texte d'épistémologie, au sens fort du terme.

---

<sup>9</sup> Chapitre 2 : « Le sexe et l'émergence de la sexualité », 77-129 ; chapitre 5, « Styles de raisonnement : de l'histoire de l'art à l'épistémologie des sciences », 217-243.

<sup>10</sup> Chapitre 6 : « Problèmes autour de l'historiographie de Carlo Ginzburg », 245-302, essai initialement publié (partiellement) in DAVIDSON, 1994.

<sup>11</sup> Chapitre 7 : « Foucault et l'analyse des concepts » (initialement écrit pour la conférence « *Écrire, diffuser, traduire : Foucault dix ans après* » du Centre Michel Foucault en 1994), 303-325 ; chapitre 8 : « Épistémologie et archéologie : de Canguilhem à Foucault » (initialement présenté au colloque « *French History and Philosophy of science* » de Boston en 1996), 327-349 ; Appendice : « Foucault, la psychanalyse et le plaisir », 351-362 (initialement paru in DEAN, LEAN, 2001).

<sup>12</sup> Chapitres 1 à 3, auxquels s'annexe le chapitre 4 : « L'horreur des monstres », 173-215 (initialement paru in SHEEHAN, SOSNA, 1991).

<sup>13</sup> Chapitres 5 à 8 et appendice.

<sup>14</sup> Qu'il emprunte explicitement à Ian Hacking.

<sup>15</sup> « Dans quelles conditions divers types d'énoncés deviennent-ils compréhensibles ? », 219.

<sup>16</sup> « Dans quelles conditions des énoncés deviennent-ils de possibles candidats au vrai et au faux en sorte de revendiquer le statut d'une science ? », 219.

<sup>17</sup> FOUCAULT, 1966.

<sup>18</sup> FOUCAULT, 1969.

<sup>19</sup> Qu'il renvoie par ailleurs aux « *champs de stabilisation* » des énoncés chez Foucault, qui sont l'ensemble des conditions, discursives et extra-discursives, qui permettent d'identifier un énoncé et ses équivalents. FOUCAULT, 1969, 136-137, cité in DAVIDSON, 2005, 314-315.

Certes, Davidson se réfère à l'histoire de l'art et à Wölfflin afin de préciser cette notion de style, d'en tirer un certain nombre d'implications dont la plus importante est que « *tout n'est pas possible à n'importe quelle époque* »<sup>20</sup>, et de montrer que le « style de raisonnement » est un outil épistémologique et historique qui trouve une opérativité et une extension au delà des limites de l'histoire des sciences. Mais le second apport essentiel, en ce qui concerne la méthode adoptée, est la philosophie analytique.

Les méthodes de la philosophie analytique consistent à identifier les concepts à partir de leurs usages et emplois dans des contextes spécifiques, les autres concepts qu'ils présupposent, impliquent, ou auxquels ils sont liés, ainsi que ce que Davidson nomme les « *jeux de vérité spécifiques* » dans lesquels ils sont impliqués. Si Davidson, se posant alors en adversaire au sein d'un débat philosophique sous-jacent, oppose à ces philosophes la critique d'un oubli de l'histoire, puisqu'ils traitent en règle générale les concepts comme des réalités trans- donc an-historiques, en oblitérant totalement leurs conditions de constitution<sup>21</sup> – comme si le langage lui-même, dont ils font l'analyse pour répondre aux questions conceptuelles, était une forme d'absolu – il reprend à son compte leurs méthodes d'analyse conceptuelle, avec l'exigence supplémentaire d'une mise en perspective historique.

Ainsi, ce double appel méthodologique permet de définir ce qu'est un style de raisonnement : un *espace conceptuel*, qui subit des transformations historiques, et dont les points sont reliés par des règles précises et définies, règles qui portent les conditions de possibilité de compréhensibilité d'énoncés et d'attribution d'une valeur de vérité. La perspective épistémologique adoptée est donc résolument holiste, non pas chronologique.

L'épistémologie des styles de raisonnement est ainsi une grille de lecture de l'histoire. « *Histoire sans noms* »<sup>22</sup> – à l'instar de celle de Foucault – où les biographies individuelles s'effacent, qui permet à la fois de comprendre les dimensions traversant l'espace dans lequel un ou des savoirs se meuvent à un moment donné, mais aussi les transformations et les mutations qui l'affectent, par la mise en lumière des présupposés et des implicites qui constituent les conditions de visibilité des concepts scientifiques. Grille de lecture qui fait la spécificité, l'originalité et la force de l'approche davidsonienne.

### *La perversion, point d'ancrage historique de la sexualité*

Pourquoi A. Davidson développe-t-il alors son enquête autour du concept de perversion, en faisant le point nodal de compréhension de la dynamique d'émergence de la sexualité, et bousculant ainsi les attentes du lecteur en regard du titre de l'ouvrage ?

---

<sup>20</sup> DAVIDSON, 2005, chapitre 6 ; WÖLFFLIN, 1986.

<sup>21</sup> 309. Le meilleur exemple en est l'analyse du concept de perversion sexuelle proposée par Thomas NAGEL (1983). Ce dernier propose une tentative de compréhension de ce qu'est la perversion à tra-vers l'analyse de ses présupposés conceptuels, tâche similaire à celle de Davidson, mais sans aucune perspective historique, ce qui le mène à des conclusions aberrantes. Nagel considère la perversion comme concept universellement valable, renvoyant à une déviation psychologique de la sexualité, et dont on pourrait rendre compte par l'application d'un schéma phénoménologique et perceptif repris à SARTRE (1976).

<sup>22</sup> DAVIDSON, 2005, 220.

La première justification est d'ordre strictement descriptif, et difficilement discutable. En effet, force est de constater que ni l'une ni l'autre n'existaient avant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La question de Davidson reste celle de Foucault : comment ce qui était encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, et au début du XIX<sup>e</sup>, saisi entre les pôles de la vertu et du vice, du licite et de l'illicite, du bien et du mal moral, s'est-il retrouvé pris dans une pensée en termes de normal, d'anormal, et de pathologique, de santé et de maladie ?

Le constat fondateur de l'enquête est alors double. Premièrement, la sexualité est, par définition même, intrinsèquement porteuse de norme. Son concept même – et l'expérience qui en est le corollaire – suppose le recours implicite aux catégories du normal et de l'anormal, voire du pathologique : normalité et anormalité des pratiques, mais surtout des désirs desquels elles seraient issues et de l'économie psychologique qui les sous-tendrait (inversement, parler de sexualité « alternative », de paraphilie ou de perversion, montre bien que la référence implicite à une norme sexuelle fait partie intégrante de ces catégories). De cette anormalité, la perversion est la figure la plus évidente, car elle est par définition déviation.

Et, au delà des mots, l'expérience même de la sexualité implique son envers dangereux, la perversion : « nous sommes tous des pervers en puissance »<sup>23</sup>, nous nous percevons comme tels. En liant indissolublement sexualité et perversion, et en faisant de la sexualité le centre de la personnalité et de la subjectivité, la psychiatrie – et, en un autre sens, la psychanalyse – nous a amené à nous percevoir comme sujets de bout en bout sexualisés mais aussi potentiellement pervers.

Histoire des normes, donc : celle de la sexualité comme *normée* et *normative*, dans laquelle le concept de perversion sexuelle, issu de la psychiatrie, joue à la fois le rôle de mécanisme central et celui de symptôme de la normativité à l'œuvre<sup>24</sup>. Faire du concept de perversion le catalyseur des investigations sur la sexualité est ainsi un choix méthodologique pertinent, sûr, et fécond, car il fonctionne comme révélateur par excellence du concept de sexualité.

### *Une histoire psychiatrique de la sexualité*

En maniant la catégorie de « style de raisonnement », Arnold Davidson articule donc histoire de la psychiatrie, histoire de la perversion, histoire de la sexualité comme concept, histoire de la sexualité comme expérience, et histoire des normes. Cette histoire aux multiples dimensions prend spécifiquement pour objet le développement de la psychiatrie dans son dégagement de l'anatomo-pathologie et l'élaboration d'un « *style de raisonnement psychiatrique* » spécifique<sup>25</sup>, puis la transformation problématique du concept de sexualité opérée par la psychanalyse freudienne<sup>26</sup> – qui mérite un second temps d'analyse à lui seul.

---

<sup>23</sup> DAVIDSON, 2005, 28.

<sup>24</sup> C'est le traitement de ce problème de la normativité sous la figure particulière de la sexualité qui rend compte, selon l'auteur lui-même, de l'inclusion du troisième essai sur les monstres dans son ouvrage (14).

<sup>25</sup> Chapitre 1 : « Refermer les cadavres », en référence à la *Naissance de la clinique* de FOUCAULT (1963), histoire de ce regard qui va chercher la maladie en ouvrant le cadavre.

<sup>26</sup> Chapitre 3 : « Comment faire l'histoire de la psychanalyse : une lecture des *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud ».

## Un siège organique des perversions ?

L'histoire de la perversion est le point nodal de l'histoire de la psychiatrie et de son style propre qui s'élabore dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Histoire d'un abandon progressif du schème anatomo-pathologique en psychiatrie, de la définition d'un ensemble de maladies en termes *purement fonctionnels* – dont la perversion fait partie – et de l'émergence d'un ensemble de concepts proprement *psychologiques*<sup>27</sup>, dont la sexualité est issue.

Mais avant même de parler de perversion sexuelle, la psychiatrie a considéré un ensemble de phénomènes, auparavant rattachés aux domaines moral, juridique, et judiciaire, et considérés comme vices ou crimes, comme expressions d'un trouble mental, symptômes d'aliénation. Mais parler de folie n'est pas encore traiter d'une pathologie spécifique que serait la perversion sexuelle. Comment a-t-on pu parler d'aberration ou de déviation ? Quel est l'élément qui peut dévier et fait d'un certain type de trouble une perversion ? *L'instinct sexuel* (ou *génésiq*ue, ou *génési*aque, ou encore *vé*nérien) fut l'élément invoqué, ce dernier étant assimilé à un instinct naturel de reproduction, et les perversions alors définies comme ses altérations morbides ; ainsi, toute tendance qui chez l'individu tendait à l'éloigner dans ses modes de satisfaction de la reproduction fut catégorisée comme perverse.

Inscrivant son enquête dans ce cadre factuel général, Davidson, quant à lui, reprend – trop rapidement – la chronologie et les analyses de Foucault quant à l'apparition explicite d'un instinct sexuel sujet à des déviations, en citant le texte de Michéa, qui renvoie à l'affaire du Sergent Bertrand<sup>28</sup>. Selon Foucault on y trouve pour la première fois la description d'une pathologie sexuelle en tant que telle, et non plus seulement annexée à un autre type de pathologie mentale. Michéa propose alors une classification des types de « *déviations malades de l'appétit vénérien* », conçues comme *altérations d'une fonction* (cet « *appétit vénérien* »). Si Michéa revient vite à un schéma d'explication anatomique et physiologique (rapportant « *l'amour grec* » une des catégories qu'il isole, à la présence d'un « *utérus masculin* »), l'idée d'une fonction dont les troubles seraient des déviations sexuelles est bien présente. L'histoire de l'apparition et de la solidification du concept de perversion sexuelle serait ainsi celle de l'autonomisation d'une part des troubles décrits comme sexuels face aux autres pathologies mentales – plus de simples symptômes, mais des pathologies à part entière – et de l'autre de cette fonction par rapport à son support organique ou cérébral.

L'auteur pose alors une tripartition historique, à partir de laquelle son analyse de la perversion se développe, et qui constitue une première grille de lecture de l'histoire de la sexualité – méritant quelques critiques, exposées plus loin. Les deux premiers temps de cette histoire sont marqués par un schème de pensée (ou style de raisonnement) anatomopathologique, que l'on pourrait nommer *modèle lésionnel de la maladie*. Ce dernier, longuement décrit par Foucault dans la *Naissance de la clinique*, peut être considéré comme reposant sur la prémisse suivante<sup>29</sup> : *il n'y a pas de maladie sans siège organique de la maladie*, ce siège étant à comprendre en termes de lésion.

<sup>27</sup> « La sexualité elle-même est un produit du style de raisonnement psychiatrique », 88.

<sup>28</sup> Profanateur de tombes et « violeur » de cadavres. Son cas est plus amplement décrit dans *Les anormaux* (FOUCAULT, 1999, 267-271).

<sup>29</sup> Nommée ici, à partir de FOUCAULT, « *principe de Bouillaud* » (1963, 26-27).



Toute la problématique qui en découle sera donc, à partir de symptômes identifiés comme pathologiques, de découvrir la lésion et ainsi la localisation de la maladie.

Penser la maladie en termes de lésion des organes n'est alors absolument pas contingent, mais au contraire une nécessité conceptuelle. Tout énoncé concernant la maladie, s'il ne veut pas être monstrueux et absurde, s'il veut prétendre à être candidat au vrai et au faux, c'est-à-dire à être un énoncé scientifique, doit lier pathologie et lésion organique. Comme le rappelle l'auteur, tout énoncé ne se conformant pas à cette condition encourt le risque d'être jugé occulte ou « théologique ». Le paradigme lésionnel constitue la condition de visibilité de ce qui est une maladie ou n'en est pas une. Donc aussi la condition de ce qui est une science médicale – ou pas.

Mais, paradoxalement, ce que la psychiatrie a de fait identifié comme des pathologies sexuelles à partir de descriptions cliniques organisant des ensembles de symptômes, ne trouvait pas d'ancrage organique dans des lésions identifiables à l'ouverture des cadavres. Le style de la description des perversions et des pathologies mentales en général était déconnecté du style de leur explication. Cette indépendance de la clinique face à l'anatomopathologie<sup>30</sup> est présente dès les grandes théorisations des aliénistes. Même à la fin du XIX<sup>e</sup>, on peut témoigner d'une telle indépendance de la classification et de la symptomatologie face à l'assignation de lésions organiques : comme le rappelle l'auteur, lorsque Krafft-Ebing classe les cas définis comme « inversion sexuelle »<sup>31</sup>, il se fonde sur l'observation clinique, quand bien même il émettrait des hypothèses quant aux causes cérébrales et organiques de l'inversion.

Ainsi, la psychiatrie se retrouve au XIX<sup>e</sup> indiscutablement dans une situation paradoxale, et ce, face à tous ses objets (non seulement les troubles sexuels), situation que les analyses de Davidson permettent d'expliquer très clairement : pour être, il lui faut des maladies mentales, mais les maladies qu'elle décrit sont de fait identifiées en dehors des critères de définition de ce qui est reconnu comme maladie. Un tel fossé entre les faits et les conditions conceptuelles de reconnaissance de la psychiatrie comme science médicale va alors engendrer deux types de réponses, réponses Davidson que traite comme des cadres conceptuels, leur faisant correspondre deux périodes de l'histoire de la sexualité.

La première période correspond aux deux premiers temps décrits par Davidson : la psychiatrie, de manière à avérer ses énoncés, va tenter de répondre aux conditions épistémologiques fixées par le paradigme anatomo-pathologique. Elle va assigner d'abord comme siège de la perversion les organes génitaux<sup>32</sup>. La figure exemplaire de cela pour Davidson est le cas décrit comme « amour grec » par Michéa, mentionné

---

<sup>30</sup> DAVIDSON, 2005, 43.

<sup>31</sup> « On trouve, dans les limites de l'inversion sexuelle, des gradations diverses du phénomène, gradations qui correspondent presque complètement au degré de tare héréditaire de l'individu, de sorte que, dans les cas peu prononcés, on ne trouve qu'un hermaphrodisme psychique ; dans les cas un peu plus graves, les sentiments et les penchants sexuels sont limités à la vita sexualis ; dans les cas plus graves, toute la personnalité morale, et même les sensations physiques sont transformées dans le sens de la perversion sexuelle ; enfin, dans les cas tout à fait graves, l'habitus physique même paraît transformé conformément à la perversion. C'est sur ces faits cliniques que repose par conséquent la classification suivante des différentes formes de cette anomalie psycho-sexuelle », KRAFFT-EBING, 1895, 246-247.

<sup>32</sup> Cf. GERDY, 1846 ; MOREAU, 1887, 209 et 214 (qui différencie la nymphomanie ayant son siège dans les organes sexuels, et l'érotomanie dont la cause serait elle localisée dans le cerveau ; ce qui constitue un exemple de la double application du paradigme anatomo-pathologique), 185, sur la « folie utéro-ovarienne » qui serait le « partage des vieilles filles » : « l'anatomie pathologique vient donner la clef de ces phénomènes étranges qui se lient presque toujours à une affection des ovaires et des organes voisins ».

*supra*, expliqué causalement, à partir de travaux antérieurs, par l'existence d'un utérus masculin.

Mais, pour avoir tenté de s'inscrire dans le cadre de référence anatomopathologique, la psychiatrie va se heurter aux déments muets des cadavres<sup>33</sup> : de fait, on trouve chez les pervers des organes génitaux normaux. Elle va alors transformer ses arguments en élaborant une seconde stratégie : un modèle neurologique de la pathologie cérébrale<sup>34</sup> va se substituer au premier, modèle fréquemment invoqué pour toutes les pathologies mentales, bien que n'ayant pas plus d'effectivité quant à la classification des perversions et à la pratique psychiatrique<sup>35</sup>.

Les difficultés restent alors identiques : malgré un renvoi réitéré aux lésions cérébrales et neurologiques, cela reste une affirmation de principe, qui d'une part n'a aucun impact sur la classification clinique, l'étiologie, et la thérapeutique des perversions, et de l'autre, ne trouve pas de confirmation empirique dans l'ouverture des cadavres et l'examen anatomopathologique du cerveau des pervers. Ce qui place bien évidemment la psychiatrie dans une posture délicate : soit elle perd ce statut de science médicale qu'elle cherche à imposer depuis le début du XIX<sup>e</sup>, ne s'intégrant pas dans le schème conceptuel d'une médecine scientifique, soit elle élabore un nouveau modèle des maladies, une nouvelle définition, et un nouveau style de raisonnement apparenté, afin d'assurer le statut pathologique de ses objets sans avoir recours au paradigme lésionnel, et d'acquérir une indépendance face aux autres spécialités médicales.

Ainsi, selon la lecture historique proposée par Davidson, des raisons conceptuelles présidaient à la définition de ce qui était maladie et ce qui ne l'était pas, expliquant la persistance du recours à un ancrage organique et cérébral afin d'expliquer la perversion, et ce malgré le décrochage entre les descriptions psychiatriques (en termes d'instinct sexuel, et non d'anatomie et de physiologie, organique ou nerveuse) et les explications en termes anatomopathologiques invoquées. L'outil méthodologique que constitue le style de raisonnement permet bien à l'auteur d'élaborer une grille de lecture de l'histoire de la sexualité qui rende compte des faits en les intégrant dans une dynamique cohérente.

Une autre structure théorique a fonctionné comme trait d'union entre explication organique et description des perversions, et permis de réduire, en apparence, le fossé problématique : la théorie de la dégénérescence<sup>36</sup>, dont Davidson, s'il la prend en compte, n'évalue cependant pas complètement la portée. Cette dernière, formulée par

---

<sup>33</sup> Moreau : « *il est des cas où l'examen le plus approfondi ne révèle aucune lésion organique* » (185) (ce qui ne l'empêche pas de poursuivre sur une imputation de ces cas de folie utérine à la ménopause).

<sup>34</sup> Comme le rappelle l'auteur, Krafft-Ebing est aussi l'auteur d'un traité et de nombreux articles de neuropathologie (cf. notamment KRAFFT-EBING, 1897a).

<sup>35</sup> Il suffit d'aller regarder les « thérapeutiques » invoquées : même chez Moll (KRAFFT-EBING, 1999), les thérapeutiques mêlent traitement physique (bains, changement de lieu, repos, promenades...), chimique (médicaments, bromure par exemple), moral (intervention de l'autorité du médecin traitant pour convaincre les pervers à la guérison et l'affermir dans ses décisions et ses actions, sur le modèle de la direction de conscience (cf. FOUCAULT, 1999, 187-212), et psychique – traitement par l'association, visant à dénouer une association hypothétiquement nouée dans l'enfance par masturbation physique et psychique sur deux idées. Mis à part le traitement par « désassociation » sur lequel nous reviendrons, ces méthodes restent sommes toutes celles d'ESQUIROL (1838) et des aliénistes, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup>, pour les aliénés, mêlant traitement physique et moral.

<sup>36</sup> Davidson l'aborde dans la section VII du premier article, 68-72.

Morel<sup>37</sup>, permet, par une étiologie qui fait appel à l'hérédité, de transformer un ensemble de phénomènes aussi divers que l'alcoolisme, la mélancolie, et les perversions sexuelles, en symptômes et expressions d'une même pathologie fondamentale : la dégénérescence<sup>38</sup>. Cette dernière étant définie comme « déviation malade » d'un type normal de l'humanité<sup>39</sup>, on voit immédiatement le lien intrinsèque que la perversion, en tant qu'elle est essentiellement définie comme déviation face à une norme<sup>40</sup>, peut entretenir avec elle. Morel en fait d'ailleurs un des symptômes et signes de la dégénérescence.

La théorie de Morel opère, en particulier, la liaison de facteurs individuels (conduites divergeant des normes morales et sociales) avec l'espèce via la notion d'hérédité : les facteurs individuels, par leur inscription organique et cérébrale à travers les modifications dont ils sont la cause, se transmettent à la descendance. Organisme et hérédité de l'acquis fonctionnent ainsi comme point où s'enclenchent déviations individuelles et dégénérescences de l'espèce, fournissant à la psychiatrie la possibilité d'ancrer organiquement et cérébralement les troubles mentaux<sup>41</sup>. Morel donne donc à la psychiatrie un cadre théorique fort, et, il faut rappeler, comme le dit Davidson, que « la théorie de la dégénérescence a été utilisée comme cadre pseudo-explicatif de la quasi-totalité des états psychopathologiques graves qu'ait eu à traiter la psychiatrie au XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>42</sup>.

L'auteur invoque des raisons supplémentaires d'ordre politique pour justifier l'implantation de cette théorie, en reprenant cette fois directement les thèses foucauldienne. Selon Foucault, la force de la théorie de la dégénérescence dépend de sa convergence avec le type de structures de pouvoir se mettant en place à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> mais surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, couplant les disciplines du corps (surveillance du corps de l'enfant dans la famille, à l'école ; formation du corps dans la caserne...), comme dressage, et la régulation de la population, c'est à dire le contrôle et l'intervention sur la vie, au sens biologique du terme, de cette même population (hygiène publique et privée, contrôles sanitaires, mise en place d'un contrôle de la santé qui quadrille territoire et population, sur le modèle du contrôle des épidémies de peste...) <sup>43</sup>. C'est, selon Foucault, une grande transformation qui s'opère dans le pou-

---

<sup>37</sup> MOREL, 1857. Sur l'analyse de la dégénérescence, cf. DAVIDSON, 2005, 71-87.

<sup>38</sup> Plus précisément, l'existence d'un type normal de l'humanité qui peut dégénérer est posée au principe de toute la théorie. En particulier, *les vices et l'immoralité (alcool, attirance immodérée pour les plaisirs...)* d'un individu vont influencer le développement physique et mental de sa descendance.

<sup>39</sup> « J'ai fait tous mes efforts pour définir ce que j'entendais par *dégénérescence* dans l'espèce humaine. (...) Il me reste maintenant à indiquer les méthodes que je vais suivre pour étudier les causes de *dégénérescence*, et pour classer les êtres dégénérés dans les rapports avec la cause qui les a faits ce qu'ils sont réellement : une *déviation malade* du type normal de l'humanité » (MOREL, 1857, 47. On voit ici que ce qui est l'entité morbide première, c'est la dégénérescence, les maladies visées implicitement ici n'étant que l'expression d'une même cause morbide fondamentale).

<sup>40</sup> Et l'emploi d'un autre vocabulaire, comme « aberration », n'y change rien. De fait, l'usage du terme « perversion » dans le sens de « perversion de l'instinct sexuel » est déjà avéré en 1828 (BROUSSAIS, 1828), c'est à dire bien plus tôt que ce qu'il est communément entendu et que ne le suppose Arnold Davidson.

<sup>41</sup> C'est ce que fait Magnan lorsqu'il décrit les perversions en fonction de catégories anatomiques et physiologiques. Le fondement de sa description est explicitement la dégénérescence, affection dont l'expression est organique et cérébrale, et qui permet alors de lier l'expression perverse à une lésion organique ayant pour étiologie l'hérédité morbide. MAGNAN, 1885 et 1893.

<sup>42</sup> DAVIDSON, 2005, 68.

<sup>43</sup> FOUCAULT, 1999, 41-45 et 2004b.

voir politique : d'un pouvoir dont la devise était « *faire mourir et laisser vivre* » (le pouvoir Souverain), on passe à un pouvoir dont la principale problématique est celle de la vie, un bio pouvoir <sup>44</sup>, au niveau individuel et collectif.

La théorie de la dégénérescence opère, selon cette grille de lecture, un nouage central pour cette problématique, en tant qu'elle met au centre de ses préoccupations l'amélioration de la vie de l'espèce, met en évidence ce qui risque de l'affecter dans son développement, et décrit un ensemble de phénomènes morbides qui constituent une entrave à son progrès et doivent faire l'objet d'une nécessaire intervention hygiénique et thérapeutique. Elle reconduit, relaie, et participe à son niveau à la biologisation du pouvoir, en faisant de l'homme comme genre naturel son objet, objet de théorisation, d'intervention et d'amélioration <sup>45</sup>. Par ailleurs, en mettant au centre de ses réflexions de concept de « race » (espèce équivaut à race pour Morel, selon l'acception première de ce dernier terme), elle contribue à la solidification de ce que Foucault nomme les racismes d'État, qui émergent depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>46</sup>, en convergeant avec d'autres formes et dispositifs de pouvoir. Enfin, elle renforce le statut de la psychiatrie comme pouvoir disciplinaire incontournable, lui donnant alors une force supplémentaire dans son application à la population en livrant un cadre explicatif général de toutes les maladies mentales.

### *Les perversions sexuelles : des déviations purement fonctionnelles*

Cette « *obsession pour l'anatomie cérébrale couplée avec l'aveu permanent de son inutilité théorique et clinique* » <sup>47</sup> limitait néanmoins la psychiatrie malgré l'appel à la dégénérescence. Celle-ci, selon Davidson, finit par imposer le nouveau style de raisonnement qu'elle avait déjà commencé à constituer. Et c'est ainsi, qu'émergèrent les perversions comme maladies fonctionnelles.

Pour parler de perversion sexuelle, il fallait en effet nécessairement poser l'existence d'un élément pouvant dévier ; et ce qui déviait ne pouvait être qu'une fonction sexuelle. Autrement dit, la psychiatrie ne s'est mise à parler de perversion que parce qu'elle disposait d'un concept non anatomique, mais fonctionnel, celui d'instinct sexuel, et qu'elle décrivait cliniquement les pathologies sexuelles en termes de déviations de cet instinct : « *Sans cette approche fonctionnelle, il n'y aurait eu aucun fondement conceptuel pour classer certains phénomènes en tant que perversions ou maladies de l'instinct* » <sup>48</sup>. Mais, puisque la description clinique des perversions était, de fait et en droit, fonctionnelle, il s'agissait alors d'élaborer un style de raisonnement permettant de s'émanciper des exigences du paradigme lésionnel de la maladie, pour enfin assurer un statut pathologique solide aux perversions. De fait, un tel cadre conceptuel fut en partie la conséquence de cette définition des perversions en regard

---

<sup>44</sup> Pour un résumé de cela, cf. FOUCAULT, 1976b, 180-183.

<sup>45</sup> Surveillance sanitaire des prostituées ; campagnes d'hygiène contre l'inceste et la masturbation ; relais sanitaires avec les « visiteuses » à domicile ; régulation des mariages... Et de l'intimité érotique de l'individu, via la construction d'un *risque sexuel* et d'une *sexualité à risques, organiquement et mentalement parlant*.

<sup>46</sup> Pour une histoire du concept de race, cf. FOUCAULT, 1997a.

<sup>47</sup> *Ibid.*, 39.

<sup>48</sup> DAVIDSON, 2005, 45.

de l'instinct, et permit la prise d'autonomie de la psychiatrie et son ancrage définitif comme discipline indépendante.

Définir une pathologie sexuelle en termes purement fonctionnels<sup>49</sup> supposait alors deux choses. En premier lieu, définir l'instinct sur le modèle d'une fonction physiologique, la faim ou l'appétit par exemple<sup>50</sup>. Employer le concept d'instinct sexuel correspondait alors à la possibilité de décrire ses modifications en termes de modifications pathologiques fonctionnelles : augmentation (ce qui sera l'hyperesthésie de Krafft-Ebing), diminution (anesthésie sexuelle du même auteur), présence dans des circonstances anormales (paradoxie), déviation proprement dite (paresthésie, ou perversion de l'instinct sexuel)<sup>51</sup>. Ensuite, il s'agissait corrélativement de délocaliser cet instinct, c'est-à-dire de le distribuer « partout et nulle part », pour reprendre l'expression de Davidson.

C'est ainsi que ce concept d'instinct sexuel a pu s'enclencher sur celui de *personnalité*, qui suivait par ailleurs par d'autres voies son élaboration au même moment. La personnalité était en effet pour la psychiatrie de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> ce « partout et nulle part » dans l'individu, dont les troubles (intellectuels et affectifs) constituaient des pathologies. Comment cette convergence s'est-elle opérée ? À travers une affirmation du caractère central de l'instinct sexuel pour le développement de la vie humaine<sup>52</sup>. Par l'appel tant à des catégories anthropologiques (histoire des civilisations, définitions de l'être humain en termes de nature duelle), psychiatriques (personnalité et psychisme) que biologiques (instinct sexuel comme moteur de la survie de l'espèce), l'instinct sexuel fut à la fois considéré comme une dimension essentielle de l'humain et plus spécifiquement d'un élément distinct du corps, conçu comme *personnalité psychique*<sup>53</sup>.

Mais il ne suffisait pas de parler d'un « instinct sexuel » compris comme fonction sujette à déviations. Quel est donc, en ce cas, le critère de la déviation ? Quelle est la fonction naturelle de l'instinct, puisque la penser en termes de fonction suppose bien qu'elle ait une finalité naturelle ? La réponse la plus simple était la *reproduction*, ce qui faisait de cette dernière tant la naturalité de l'expression sexuelle que sa norme. Les descriptions cliniques hétérogènes pouvaient être unifiées sous le même schème pathologique à partir d'un même critère normatif : toute sexualité à visée non-procréative tombait sous la catégorie de perversion. Autrement dit, c'était la condition parfaite pour un « *traitement unifié de la perversion, autorisant à placer sous la même espèce naturelle de maladie un groupe de phénomènes apparemment hétéro-*

---

<sup>49</sup> Rappelons que le terme de « perversion », issu premièrement du vocabulaire de la physiologie et de la sémiologie médicale, définit d'abord une simple altération, des liquides ou des solides.

<sup>50</sup> Modèle que l'on retrouvera très longtemps, puisque non seulement cité par Moll en 1921 (KRAFFT-EBING, 1999), mais utilisé à titre analogique pour comprendre la perversion par le philosophe NAGEL en 1983.

<sup>51</sup> KRAFFT-EBING, 1895.

<sup>52</sup> Cf. KRAFFT-EBING, 1895, 1-28. Davidson cite à cet effet tant Krafft-Ebing que Moreau, qui fait du « sens génésique » un « sixième sens », donc intrinsèquement liée au fait d'être homme : « *Nous appuyant sur de nombreux exemples, nous espérons démontrer que ce sens a des fonctions spéciales, distinctes des autres appareils, et que, ainsi qu'il arrive aux autres sens, il peut être lésé psychologiquement, sans que la rectitude des fonctions mentales, tant affectives qu'intellectuelles, ait à en souffrir* » (*ibid.*, 3-4 ; cf. aussi la note 1 de la page 3).

<sup>53</sup> Afin de démontrer cela, Davidson entre dans une analyse des cas d'homosexualité tels que traités par la psychiatrie à la fin du XIX<sup>e</sup> (DAVIDSON, 2005, 51-57).

gènes »<sup>54</sup>. Une telle conceptualisation naturaliste de la perversion et de la sexualité permet facilement de concevoir comment les perversions ont pu se donner comme des objets naturels, donc anhistoriques et absolus : conceptuellement, par définition même, elles étaient les altérations d'une fonction naturelle, et constituaient une espèce tout aussi naturelle.

Mais elles ont aussi joué le rôle d'*instances individualisantes* : en renvoyant d'une part à une personnalité traversée d'instinct sexuel dont elles étaient définies comme les affections, et de l'autre à une espèce dont elles constituaient des sous-espèces, elles permettaient de catégoriser des individus comme personnalité spécifique. Catégoriser est en effet identifier, subsumer une singularité sous un universel, ici celui de l'espèce. « Personnaliser », d'autre part, est bien aussi, en un autre sens, identifier. Ainsi, à travers l'instinct sexuel et la perversion, la psychiatrie a réalisé une double opération d'individualisation, en liant une individualité naturelle, celle de l'espèce, et une individualité psychologique, celle de la personnalité, opération particulièrement bien mise en évidence par Davidson. La sexualité, comme objet produit par l'espace conceptuel psychiatrique renvoie à cette nature psychologique normée.

Les conséquences de cette définition des perversions et de l'instinct sexuel ont été multiples et lourdes. Elle a bien permis à la psychiatrie de *développer un style de raisonnement nouveau, psychologique*, qui a mis au centre non pas l'ouverture des corps, mais l'examen approfondi de la psychè, et d'assurer la solidité de ses entités morbides autonomes qui étaient jusque-là fragiles. Perversion et instinct sexuel se sont définis réciproquement. Ce dernier, trouvant son lieu dans la personnalité, fut alors considéré comme traversant l'individu de part en part. En conséquence, nous sommes devenus entièrement sexualisés, et portant tous les risques et potentialités de perversion *parce que sexualisés*.

L'articulation entre histoire du style de raisonnement psychiatrique et histoire de la perversion, permet bien à l'auteur d'affirmer que la définition de l'humain comme individualité psychologique traversée par la sexualité de part en part est un produit de l'histoire, et non une réalité naturelle. De manière convaincante, tant conceptuellement que par la prise en compte des faits, Davidson met en évidence la manière dont la psychiatrie, dans son développement au XIX<sup>e</sup> siècle, et en suivant ses logiques propres, a indiscutablement transformé la conception que nous nous faisons de nous-mêmes comme sujets. Par là, elle s'est dotée d'un champ d'application immense : l'intimité, le corps et les plaisirs de chaque individu.

Il reste que, si la psychiatrie a défini la perversion comme déviation d'un instinct naturel de reproduction, personne ne croit plus guère aujourd'hui à un tel instinct. C'est en ce point que s'enclenche l'analyse davidsonienne de l'apport freudien à l'histoire de la sexualité.

## La dissolution freudienne des perversions

### *Pourquoi Freud ?*

Si l'analyse prend pour objet le « style de raisonnement » introduit par la psychanalyse, il s'agit toujours d'une « histoire sans noms » : parler de Freud non pour

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, 51.

promouvoir l'homme célèbre – qui n'en a guère besoin – mais pour déceler les structures conceptuelles qu'il met en œuvre et les changements qu'il apporte alors au style de raisonnement psychiatrique – ce qui, à nouveau, fait la singularité de l'ouvrage, et la fécondité de l'approche.

Cette lecture de la psychanalyse naît de deux questions. La première tient à l'image que nous avons en général de l'apport freudien : soit « *génie solitaire* », soit « *usurpateur mégalomane* », en discontinuité radicale ou en continuité complète avec l'histoire qui le précède. Il faut, selon l'auteur, renvoyer ces deux images dos à dos, car elles sont tributaires d'une erreur de méthode : mettre la figure au centre, en oubliant le style de raisonnement et l'espace conceptuel qui devrait être l'objet des recherches. Mais le questionnement de Davidson tient aussi à une autre image duelle de la psychanalyse : celle qu'en avait Foucault. La psychanalyse, avec Freud, opèrerait une rupture essentielle avec le cadre de la dégénérescence<sup>55</sup>, en récusant les appels biologisant à une explication des pathologies par l'organisme et l'hérédité biologique<sup>56</sup>. D'un autre côté, et faisant triompher les techniques de l'aveu développées dans la pastorale et la pénitence chrétienne – avec la direction de conscience – à partir du XVII<sup>e</sup>, et en couronnant la sexualisation totale de l'individu, le sujet trouvant sa vérité dans la sexualité, elle serait une des technologies disciplinaires de normalisation les plus efficaces développées au XX<sup>e</sup> siècle, puisque s'adressant à chaque individu et cherchant à le traverser de part en part à travers un aveu exhaustif de son intimité<sup>57</sup>.

La seconde question tient à nouveau à l'histoire même du concept de perversion : par la suite, l'idée d'une fonction naturelle et normale de l'instinct sexuel qui serait la reproduction, toute tendance sexuelle y dérogeant étant perverse, devint difficilement soutenable, en particulier avec les apports d'une conceptualisation anthropologique de la sexualité récusant l'appel naturaliste de la psychiatrie. Davidson évalue en effet très justement, à partir du texte même de Freud<sup>58</sup> le passage d'une conception naturaliste et psychopathologique de la perversion par la psychiatrie à une conception anthropologique des anomalies sexuelles, permise par l'apport de l'œuvre de Iwan Bloch<sup>59</sup>. Ce dernier, s'il conserve le concept normatif d'instinct sexuel, en faisant appel à l'histoire et à l'anthropologie afin d'indiquer le caractère protéiforme et « *envahissant* » des perversions, et en proposant, comme le dit Davidson, un « *concept anthropo-ethnologique* » du savoir de la sexualité et de ses déviations, aurait ainsi ouvert la porte à la possibilité du changement freudien, par une première dénaturalisation, que ne pouvait conceptuellement assumer la psychiatrie. D'un point de vue archéologique, la psychanalyse a donc répondu à ce problème auquel la psychiatrie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se trouvait confrontée tout en soulevant des problèmes radicalement nouveaux.

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, 16-17.

<sup>56</sup> FOUCAULT, 1976b, 157.

<sup>57</sup> FOUCAULT, 1999. Cf. aussi « Pouvoir et corps », in FOUCAULT, 2001, I, 1626.

<sup>58</sup> FREUD, 1987, 54, cité par DAVIDSON, 2005, 151.

<sup>59</sup> BLOCH, 1903.

## Grandeur et décadence de l'approche freudienne

Davidson propose donc, à partir d'une lecture serrée du texte des *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, une analyse - cette fois non foucauldienne – forte et cohérente de la contribution freudienne à l'histoire de la sexualité. La psychanalyse freudienne serait le lieu d'un paradoxe et d'une opposition, en proposant d'une part une innovation conceptuelle amenant à la dissolution radicale du concept de perversion, mais de l'autre, et en réaction à cette trop grande radicalité, maintenant l'existence d'une norme sexuelle ancrée dans le primat freudien du génital. Suivre le style de raisonnement freudien jusqu'au bout serait alors défaire le travail opéré auparavant par la psychiatrie en déssexualisant l'individu et le rendant à la multiplicité de ses plaisirs, tâche que Freud lui-même n'aurait pas opérée<sup>60</sup>.

### La rupture freudienne

Comment une telle analyse se justifie-t-elle ? Davidson rappelle les éléments de continuité entre l'analyse freudienne et celles qui la précèdent (analogie avec la faim déjà explicitée ; distinction des déviations sexuelles en termes d'objet et de but ; référence à des catégories déjà constituées – inversions, fétichisme, sado-masochisme<sup>61</sup>...). Mais une telle continuité apparente ne doit pas masquer la discontinuité profonde entre le discours freudien et le discours psychiatrique.

Nonobstant la rupture opérée avec le cadre pseudo-explicatif de la dégénérescence, que Freud récuse, ce qui entraîne un changement complet du style de raisonnement est la mise en avant de la *pulsion* au détriment de l'instinct<sup>62</sup>, et une définition de celle-ci qui lui ôte le caractère central de naturalité que possédait l'instinct. À travers les thèses freudiennes sur la relation entre la pulsion et son *objet* d'une part, et son *but* d'autre part, Davidson évalue une telle transformation.

Rappelons en effet que l'instinct se voit attribué une fonction naturelle, et par-là normative, d'un point de vue finaliste : sa fonction est naturelle parce que sa fin est la reproduction. Par-là, conceptuellement, l'instinct possède aussi un objet naturel : un individu de l'autre sexe, propre à assurer la finalité naturelle. Ces deux catégories, but et objet, permettaient à la psychiatrie de classer les perversions<sup>63</sup>. Ainsi, l'instinct sexuel, son but et son objet naturels, sont des concepts faisant partie intégrante du style de raisonnement psychiatrique, à titre de nécessité conceptuelle. La double opération réalisée par Freud en définissant la pulsion au détriment de l'instinct va être d'une part de *dissocier la pulsion et son objet*, et de l'autre d'introduire l'idée de *pulsions partielles*.

---

<sup>60</sup> Ce qui est une justification *a posteriori* de la méthode épistémologique davidsonnienne : c'est en pensant en termes de styles de raisonnement que l'on peut voir que les réseaux conceptuels excèdent dans leurs ramifications la pensée de deux qui contribuent à leur formation.

<sup>61</sup> Pour une critique de la reprise freudienne du concept de sado-masochisme, cf. DELEUZE, 1967.

<sup>62</sup> Décelable au sein même de l'évolution du corpus freudien, même si Davidson n'aborde pas ici cette question. Cf. les discussions et critiques obstinées de Lacan quant à l'usage d'« instinct » pour traduire « *Trieb* » (LACAN, 1964).

<sup>63</sup> L'inversion ou le sentiment sexuel contraire, l'attrance pour les cadavres ou les enfants étant une perversion de l'objet de l'instinct, le sadomasochisme, l'exhibitionnisme, du but.



Freud dissocie en effet la pulsion d'un objet qui lui serait intrinsèquement lié : il n'y a pas d'objet naturel ou nécessaire de pulsion sexuelle, et c'est justement cela qui, pour Freud, explique, rend compte, et sous-tend la possibilité même des perversions : « *Il est probable que la pulsion sexuelle est d'abord indépendante de son objet* ». Une telle analyse s'applique particulièrement à l'inversion sexuelle, définie par la psychiatrie auparavant comme perversion d'objet, et toujours au centre des débats de ce début de siècle.

Une telle thèse est bien en rupture avec le style de raisonnement psychiatrique. Le passage de l'instinct à la pulsion est le passage d'un cadre conceptuel à un autre : alors que la psychiatrie affirmait l'existence des perversions comme déviations d'un instinct à la fin et à l'objet naturels qui lui étaient intrinsèquement liés, la psychanalyse, elle, pose une *dissociation entre pulsion et objet*. La relation de ces derniers termes n'est pas donnée naturellement, mais à construire, au cours d'une histoire de l'individu. Notons que Lacan avait déjà fortement insisté sur ce « décrochage » entre la pulsion et l'objet, en l'opposant au lien essentiel liant l'instinct au sien <sup>64</sup>.

Mais une telle extériorité de l'objet face à la pulsion ne permet alors plus, ni de naturaliser la sexualité et la perversion comme entité psychopathologique morbide, ni même de la « pathologiser » : s'il n'y a pas *a priori* de critère normatif dans un objet et un but intrinsèques à la pulsion, il n'y a pas non plus de pathologie assignable possible, et donc plus de perversions sexuelles possibles <sup>65</sup>. La norme naturelle et psychologique de la sexualité disparaît, et ainsi la sexualité disparaît <sup>66</sup>.

Le second acte signant la transformation du style de raisonnement sur les perversions est l'éclatement de la finalité de la pulsion par l'introduction du concept de « pulsions partielles », « la » pulsion sexuelle n'étant que le produit d'une fusion postérieure. Introduire l'idée de pulsions partielles fixées à des « zones érogènes » particulières ou à des buts particuliers (regarder, caresser, montrer...) non directement liés au coït, c'est dire que non seulement il n'y a pas d'instinct naturel qui se voie assigner un objet naturellement, mais aussi que ce qui préside à la sexualité est un ensemble composite, polymorphe, de pulsions poursuivant des finalités différentes et hétérogènes. Cela efface toute possibilité de catégoriser un ensemble de phénomènes comme pervers ou aberrants : s'il n'y a pas d'objet ni de but qui puisse représenter une norme pour la sexualité, alors il n'y a plus de déviation face à la norme donc de perversion pensable. *Les psychopathologies sexuelles disparaissent* <sup>67</sup>.

### *Une rupture non consommée*

Néanmoins, et c'est ce sur quoi insiste Davidson, une lecture serrée du texte de Freud montre que ce dernier n'est pas disposé à pousser les conséquences de ses innovations conceptuelles. Cette réticence s'exprime notamment dans l'obstination à conserver un langage mettant en jeu les concepts de normal, pathologique, et de perversion, quand bien même il n'aurait plus les moyens conceptuels ni les critères pour les convoquer. De même, le critère invoqué de la « fixation » et de « l'exclusivité » du

---

<sup>64</sup> LACAN, 1964.

<sup>65</sup> DAVIDSON, 2005, 152.

<sup>66</sup> *Ibid.*, 154, avec un renvoi à FREUD, 1987, 43.

<sup>67</sup> DAVIDSON, 2005, 161-162.

choix sexuel anormal, quantitatif, et non-qualitatif, ne permet pas d'offrir une caractérisation pathologique suffisante : en quoi la perversion pourrait être imputable à une différence qui ne serait finalement que de degré ? À quel degré est-on « fixé » à un objet et à un but « anormal » ?

Le point exemplaire du recul freudien est l'affirmation d'une unification des pulsions, qui fusionneraient avec *un* objet et *un* but sous le primat du *génital* à la puberté<sup>68</sup>, et transformerait les pulsions partielles en organisations pré-génitales infantiles de la libido<sup>69</sup>. En invoquant d'une part une norme qui tiendrait au développement *naturel* de la psychologie de l'individu, et de l'autre l'idée d'une *faiblesse* de ce développement<sup>70</sup> pour expliquer l'apparition de la perversion, il renoue avec un type d'explication qui, s'il était cohérent dans l'espace conceptuel psychiatrique de l'instinct, ne pouvait être compatible avec les nouvelles règles du discours proposées. Rien n'explique le pourquoi du primat du génital sur les autres zones érogènes, puisque la pulsion n'a plus d'objet ni de but naturels. Quant à l'appel à la psychologie du développement, il ne relève que d'un constat érigé en norme. Ce qui revient implicitement à transformer une norme statistique en norme psychologique, sans donner au fond de critère solide permettant d'assurer le fondement conceptuel de l'appel à la perversion.

Néanmoins, en opérant ainsi, non seulement Freud put continuer à parler de perversions, mais nous sommes d'autant plus devenus, en tant que sujets, potentiellement pervers, puisque potentiellement porteurs dans le développement même de notre individualité de pulsions et de failles créatrices de sexualité perverse.

Ce décalage au sein de la psychanalyse freudienne, dont la mise en évidence fonde tout l'intérêt et la pertinence du texte de Davidson, entre innovation conceptuelle et retour à un mode de pensée antérieur est imputable, selon l'auteur, au temps nécessaire pour que les ruptures au sein des savoirs se transforment en habitudes de pensée. Si Freud, en dissolvant la perversion par un nouvel appareil conceptuel, donnait un fondement conceptuel à une mentalité déjà en cours de changement, lui-même restait prisonnier de la mentalité antérieure, en retrait et retard face à son propre discours. Néanmoins, cette explication en termes de « mentalité » reste largement en retrait – si ce n'est en décrochage – de l'ensemble des analyses consacrées à Freud.

### *Horizons éthiques*

À travers une lecture historique et épistémologique des transformations qui se jouent au sein de la psychiatrie au XIX<sup>e</sup> siècle et de la jeune psychanalyse, Davidson explique donc comment ce que nous nommons « sexualité » a été le produit des discours élaborés par les savoirs, dont le concept de perversion a été le centre.

---

<sup>68</sup> FREUD, 1987, p. 188, cité in DAVIDSON, 2005, 165-166.

<sup>69</sup> Opération lourde de conséquence, puisque comme le note LANTÉRI-LAURA (1979) cela risque donc de faire de la jouissance du pervers, justement en dehors de la génitalité, une jouissance infantile, et, du point de vue de l'axiologie implicite des *connotations* portées par ce terme, une jouissance dévaluée face à celle de l'adulte dont la libido n'a pas régressé à un des stades infantiles auquel elle aurait pu rester fixée. Ce que ne faisaient pas les psychiatres, ne considérant absolument pas la jouissance perverse comme qualitativement différente de celle des normaux. Autre et déviante, certes, mais pas moindre.

<sup>70</sup> Idée dont l'auteur rappelle qu'elle était invoquée dans le style de raisonnement psychiatrique. Cf. MOLL, 1893 ; HAVELOCK ELLIS, 1942.

Sexualité et perversion, sexualité et norme, se sont retrouvées intrinsèquement, parce que conceptuellement, liés. En définissant une nouvelle forme de subjectivité, ces savoirs auraient fait de nous des sujets psychologiques, entièrement sexualisés, traversés de normativité et toujours potentiellement déviants. Mais, sujets historiquement constitués, nous pouvons alors, à partir de ce regard sur ce qui nous a fait être ce que nous sommes, tenter de dénouer cette subjectivité. Tels sont l'horizon et la finalité éthique et politique de l'histoire de la sexualité.

Car pour Davidson, faire l'histoire des formes de notre subjectivité sous la forme d'une histoire de la sexualité, c'est, en se « déprenant de soi », ouvrir une béance qui permet de ne plus identifier la contingence du réel historique avec une nécessité naturelle, psychologique ou anthropologique, ne plus identifier « ce qui est » avec « ce qui doit être » en rabattant en un même geste le réel et le possible sur le nécessaire. L'histoire est alors une œuvre stratégique, ouvrant l'espace de l'action et des transformations possibles.

En rappelant que faire l'histoire, pour Foucault, c'était en user de manière à « dévoiler des possibilités épistémologiques et politiques dont nous n'avions même pas pu imaginer l'existence »<sup>71</sup>, Davidson affirme ainsi comme corollaire de l'œuvre historique une double pratique politique et éthique. Politique, parce que faire œuvre d'historien, c'est aussi résister à toute identification du réel et du possible, ici à la normativité qui nous traverse en tant que nous nous vivons comme sujets sexualisés. Éthique, parce qu'une telle résistance ouvre la possibilité d'une transformation de soi et des relations du corps en voie de désassujettissement à ses plaisirs, la voie d'un « souci de soi »<sup>72</sup>, celle d'un dégagement de la *Scientia sexualis*<sup>73</sup>, pour inventer de nouvelles relations à nous-mêmes. C'est, avec toutes les précautions que prend Foucault dans l'emploi de ce mot, le chemin d'une certaine liberté : « *Et nous devons songer qu'un jour, dans une autre économie des corps et des plaisirs, on ne comprendra plus bien comment les ruses de la sexualité, et du pouvoir qui en soutient le dispositif, sont parvenues à nous soumettre à cette austère monarchie du sexe, au point de nous vouer à la tâche indéfinie de forcer son secret et d'extorquer à cette ombre les aveux les plus vrais* »<sup>74</sup>. Conception éthique, peut-être un peu optimiste, de la tâche de l'historien.

## Perspectives critiques

Si le texte de Davidson est fécond, dans son projet comme ses analyses, il soulève néanmoins trois ordres de difficultés non négligeables, qui limitent la portée de l'ouvrage, au détriment de l'importance affirmée de son objet. D'abord du côté de la méthode, certes féconde, mais mettant en cause la cohérence interne du texte, ce qui soulève également le problème de sa continuité revendiquée avec les thèses de Foucault. Le second problème, connexe, touche la notion si décisive de « style de raisonnement » quand on la mobilise pour élaborer un récit de l'histoire de la sexualité. Le troisième est affaire d'érudition historique et chronologique.

---

<sup>71</sup> DAVIDSON, 2005, 320.

<sup>72</sup> Cf. FOUCAULT, 1984a et 1984b.

<sup>73</sup> Nom que donne Foucault à l'ensemble des savoirs qui, à partir du XVIII<sup>e</sup>, ont contribué à faire de la sexualité le lieu de vérité du sujet (FOUCAULT, 1976b).

<sup>74</sup> *Ibid.*

Néanmoins, la mise en évidence de ces difficultés ne se limite pas à une critique négative ; elle porte au contraire une force heuristique quant au champ de l'histoire de la sexualité en général, tant méthodologiquement que chronologiquement.

### *Un écueil méthodologique ?*

Soit le premier point. La force des thèses de Davidson ne provient pas simplement de l'affirmation d'une invention historique du concept de perversion. Pour l'auteur, la perversion elle-même n'existait pas auparavant, et que ce que nous *vivons*, la manière dont nous nous vivons, et notre subjectivité ont été transformés. Ce constat est essentiel, et il fonde la portée de l'entreprise historique elle-même. Mais la méthode et les présupposés en termes de théorie de la connaissance adoptés par Davidson l'empêchent de pouvoir pousser ses conclusions jusqu'à soutenir une telle affirmation de manière justifiée.

En effet, l'analyse en termes de styles de raisonnement met bien au centre les *concepts* et les *procédures* qui règlent leurs relations. La proximité avec la méthode archéologique de Foucault est revendiquée, tout autant que le choix de ne pas opérer une généalogie du dispositif de sexualité<sup>75</sup>, nom donné par Foucault à l'ensemble des mécanismes concrets de savoir et de pouvoir qui ont « sexualisé » les individus. Ce qui, pour Foucault, renvoie à des procédures et des pratiques qui se relaient jusqu'aux corps. Elles sont protéiformes, mais leur convergence est ce qui dessine le dispositif de sexualité comme ensemble de disciplines et comme pouvoir de normalisation, dont la perversion est un des rouages essentiels. Ainsi, l'histoire de notre sexualisation renvoie comme à ses conditions historiques d'émergence à des éléments qui doivent être compris comme stratégies de pouvoir, *de ce qui se donnant comme savoir exerce un pouvoir sur les corps*.

La surveillance organisée du corps de l'enfant à partir de la grande campagne contre la masturbation entamée au XVIII<sup>e</sup> par la médecine, a permis d'investir médicalement la relation de proximité corporelle parents/enfants, en amenant à une relation de surveillance et de contrôle du corps de l'enfant par l'adulte. Les techniques d'aveu et de direction de conscience développées au XVII<sup>e</sup> par la pénitence chrétienne<sup>76</sup> ressaisies dans la psychiatrie puis dans la psychanalyse ont permis à ces dernières une invasion de l'intimité par leurs concepts. Les concepts condition de la perversion se sont constitués pour partie dans l'enclenchement de la psychiatrie sur le pouvoir judiciaire dans la pratique de l'expertise judiciaire à partir du début du XIX<sup>e</sup>, et celui d'instinct en est issu<sup>77</sup>. À partir de ces concepts, la psychiatrie, en se branchant sur la nouvelle cellule familiale resserrée constituée à la fin du XVIII<sup>e</sup> avec le nouvel ordre

---

<sup>75</sup> Chapitre 8 : « Épistémologie et archéologie » ; cf. aussi 80-81. L'objection de ne pas traiter des formes de pouvoir dans la genèse de la sexualité lui ayant été faite, Arnold Davidson y a répondu en affirmant qu'une analyse en termes de style de raisonnement lui semblait pouvoir constituer une propédeutique essentielle à une analyse généalogique (« L'émergence de la sexualité », table ronde autour de l'ouvrage d'Arnold Davidson organisée par le CIEPFC, Olivier Doron et Frédéric Worms). Réponse qui reste sans doute insuffisante, puisque tentant de faire l'impasse sur ce qui constitue véritablement un manque dans l'histoire des perversions telle qu'elle est proposée par l'auteur.

<sup>76</sup> Qui ont, selon Foucault, transformé le corps en chair.

<sup>77</sup> C'est afin d'expliquer les « crimes sans raison » que la notion d'un instinct, sujet d'automatismes, a été élaborée (FOUCAULT, 1999, en particulier les analyses des crimes d'Henriette Cornier et de Papavoine).

bourgeois, et sur la problématique de la masturbation, a pu constituer le corps de l'enfant, et par là les relations parents-enfants comme lieu de sexualité diffuse, mais dangereuse, justifiant ainsi et en retour tant la surveillance du corps de l'enfant par les parents que la distance à instaurer dans la famille en regard du risque de l'inceste. Thématisant ainsi la notion d'un risque et d'un danger issu de la sexualité, elle a pu, dans sa stratégie d'extension au delà des limites de l'asile, élaborer les conditions d'une transversalité de son application à tous les individus, du corps de l'enfant jusqu'à la personnalité du grand criminel. En intégrant des schèmes comme la dégénérescence, cela lui permettait de plus de s'enclencher sur la logique du pouvoir politique de gestion de la vie biologique des populations, à laquelle elle participait et amenait une caution, en thématissant au plus fort l'idée d'un risque biologique traversant les corps <sup>78</sup>.

Ceci reste un aperçu rapide de l'histoire de la sexualité proposée par Foucault. Il s'en dégage néanmoins deux éléments qui, pour les enquêtes historiques s'inscrivant dans cette perspective, apparaissent comme méthodologiquement incontournables : d'une part *l'impossibilité de désarticuler l'émergence du concept de sexualité des formes de pouvoir pour lesquelles elle a constitué un rouage d'exercice et un instrument*. D'autre part, le fait que *ce qui advient pour les corps et les plaisirs ne se limite pas à un changement dans la manière de se concevoir*. Nous sommes en effet réellement devenus des sujets sexualisés de part en part, parce que les concepts étaient des instruments d'un pouvoir qui touchait au plus près des corps, parce que ce que Davidson traite comme des concepts doivent être considérés comme des instruments de techniques qui touchent directement et concrètement ce que Foucault nommait des individualités somatiques. Citons simplement deux éléments foucauldien, particulièrement exemplaires. Selon lui, non seulement nous nous sommes mis à percevoir l'enfant comme sexualisé, mais le jeu de rapprochements et de distances instaurés et justifiés par la médecine et la psychiatrie entre corps des parents et corps de l'enfant a créé les conditions d'émergence d'un désir qui avait pour lieu intrinsèque la famille et la relation parents/enfants <sup>79</sup>. De l'autre, les techniques d'aveu de l'intimité ressaisies par la psychiatrie ont créé, toujours selon Foucault, un plaisir radicalement nouveau et dont nous sommes les inventeurs : celui de dire, de dire l'intimité sexualisée jusqu'au bout, de nous dire dans nos plaisirs en y cherchant la vérité <sup>80</sup>.

Il est question, dans l'histoire de la sexualité, et très concrètement, de « régime de pouvoir-savoir-plaisir » <sup>81</sup>. Et si faire l'histoire de la sexualité, c'est faire l'histoire de ce que nous sommes, c'est avant tout parce que ce le « concept » est à la fois produit et mécanisme de technologies de pouvoir qui s'appliquent dans leurs relais et ramifi-

---

<sup>78</sup> Cf. l'exposé de la théorie de la dégénérescence, DAVIDSON, 2005.

<sup>79</sup> « Au nom de cette peur (celle de la masturbation) s'est instauré sur le corps des enfants – à travers les familles, mais sans qu'elles en soient à l'origine – un contrôle, une surveillance de la sexualité, une mise en objectivité de la sexualité avec une persécution des corps. Mais la sexualité, en devenant ainsi un objet de préoccupation et d'analyse, comme cible de surveillance et de contrôle, engendrait en même temps l'intensification des désirs de chacun pour, dans et sur son propre corps », in FOUCAULT, 1975a, 1622. Cela représente une des mises en perspectives les plus radicales de la psychanalyse : sans nier que la sexualité de l'individu renvoie avant tout et premièrement à un désir intra-familial, d'abord entre enfant et parents, elle fait dépendre cet état de choses de conditions historiques bien déterminées, qui n'ont pas toujours été et ne seront pas toujours.

<sup>80</sup> FOUCAULT, 1976a.

<sup>81</sup> *Ibid.*, 19.

cation directement au corps, allumant ainsi de nouveaux « foyers » de plaisirs. Quelles que soient les critiques que l'on puisse lui opposer, la force historique et philosophique de Foucault est là : il explique comment et pourquoi ce qui change change réellement, et non pas seulement la représentation que l'on s'en fait. C'est le sujet dans sa matérialité, et non pas simplement son épistémologie, qui a été profondément modifié.

À la suite des investigations foucaaldiennes, il apparaît comme difficile, voire impossible, de faire l'impasse sur la dimension très fortement politique de l'histoire de la sexualité et des perversions. Chez Davidson, l'absence de cette histoire des pouvoirs laisse incombé le fossé entre d'une part style de raisonnement et de l'autre ce que nous sommes et notre expérience, contredisant le projet fondateur de l'œuvre, et bridant cette dernière à sa dimension épistémologique « spécialisée ».

Et, quand bien même il serait possible d'envisager une histoire de la perversion sans faire la part belle à ce que l'on pourrait nommer une épistémologie politique parfois esquissée dans l'œuvre<sup>82</sup>, Davidson n'explique pas ce qui joue comme courroie de transmission entre le concept psychiatrique de perversion et l'expérience singulière de l'individu. Ce qui est alors en jeu n'est pas tant le contenu de l'analyse en termes de style de raisonnement, que la cohérence et la compatibilité des choix méthodologiques avec la thèse forte d'une transformation réelle de nous-mêmes et de notre expérience, exprimable en ces termes : « *nous sommes tous des pervers en puissance* ». Davidson, par ses choix de méthode, n'a pas les moyens conceptuels d'une telle affirmation, qui fonde pourtant la portée de l'histoire de la sexualité.

Ainsi, l'œuvre laisse sur une hésitation : *est-ce la réalité qui change, ou les représentations que nous nous en faisons*, ce qui supposerait un réel inconnaissable à leur principe ? Ce qui remet en doute la possibilité éthique et politique de changement, horizon pratique de l'ouvrage. Il ne faut pas confondre la mutation d'une réflexivité et des représentations que nous nous faisons de nous-mêmes avec la transformation des pratiques et des jeux de pouvoir dans lesquels nous sommes réellement, en tant que corps, engagés. Cela risque de laisser penser que changer de langage suffit à changer le réel, alors que les *normes*, bien loin de se réduire à des conceptualités à l'œuvre dans les espaces des savoirs, sont les mécanismes effectifs de stratégies de pouvoir se réalisant dans des technologies bien concrètes, toute histoire des normes devant alors porter une dimension politique.

---

<sup>82</sup> Ce qui n'est sans doute pas le cas, bien qu'il ne soit guère possible de le démontrer ici. En guise d'exemple, le primat de l'inversion sexuelle (homosexualité) dans la psychiatrie des perversions au XIX<sup>e</sup>, abordée par Davidson sous un angle strictement épistémologique, ne peut être compris que par un appel au pouvoir juridique et à la pratique judiciaire de l'expertise psychiatrique. À travers une pénalisation des relations entre hommes en Allemagne et en Angleterre, la psychiatrie, déjà antérieurement présente au sein du pouvoir judiciaire à travers les expertises médico-légales, a pu avoir accès à un ensemble de cas rendus visibles comme crimes par la loi, qu'elle a ainsi investis médicalement (thèse développée dans « Le tribunal comme lieu de savoir et de pouvoir : le rôle de l'expertise légale dans l'émergence de la psychopathologie de la sexualité », conférence donnée dans le cadre de la journée « *Foucault et la psychiatrie* » organisée par l'EHSBM et l'ICSMP, 6 novembre 2006 [à paraître in *La Lettre du Psychiatre*]).

### Une histoire monolithique ?

Le second ordre de problème affecte aussi l'histoire de la sexualité écrite par Foucault, à la décharge d'Arnold Davidson, et sa mise en évidence est essentielle quant au développement de l'histoire des perversions et de la sexualité en général. Foucault fait certes conceptuellement, dans la théorie du pouvoir, une grande place aux résistances et à l'idée que, le pouvoir étant toujours local, il ne peut se comprendre que dans une histoire qui met en avant pouvoirs et contre-pouvoirs. Néanmoins, le récit historique proposé laisse sur l'impression que ce qui a forgé de bout en bout, de manière quasi unilatérale et écrasante, l'expérience de nos corps à partir du XIX<sup>e</sup> siècle est toujours un « pouvoir d'en haut », institutionnalisé d'une manière ou d'une autre : psychiatrie, pouvoir politique, médecine, psychanalyse conçue comme discipline...

Cette impression se dégage de même des thèses de Davidson. Il reconnaît par ailleurs cette difficulté d'une histoire ayant pour résultat un récit « *organisé de haut en bas* »<sup>83</sup>. Cela repose sur trois présupposés contestables. Le premier, celui d'une puissance et d'une emprise immense des catégories médicales sur la vie même des individus. Ensuite, cela suppose qu'en dehors d'un certain nombre de réactions périphériques, les corps se laisseraient somme toute assez facilement assujettir. Et enfin, cela présuppose l'absence en Occident d'un *Ars sexualis*, pour reprendre le vocable de *La volonté de savoir*<sup>84</sup>, autrement dit d'une forme d'expérience du plaisir déglagée de la préoccupation d'un savoir scientifique et d'un discours de vérité, au profit d'une *Scientia Sexualis*, ensemble de savoirs mettant au centre non pas le corps du plaisir mais la vérité du désir (ce qui est la conséquence du premier présupposé). Ce sont des thèses historiquement contestables, et il s'agirait de refaire l'histoire non de la *sexualité* seule – ce qui est déjà en soi adopter un regard polarisé et bourré d'implicites conceptuels – mais des *plaisirs* depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cela rend toute sa force à l'essai consacré par Davidson à Carlo Ginzburg<sup>85</sup>. Il pointe en effet la possibilité de faire une histoire qui, en comprenant les codifications des preuves historiques au sein de leur contexte, ouvre la possibilité d'un décodage, et la découverte de ce qui est comme « écrasé » par les savoirs et pouvoirs dominants dans les récits nécessairement partiels et partiels qu'ils font de la réalité. Quant à la sexualité, les preuves historiques que nous possédons pour en faire l'histoire renvoient à un codage qui est d'emblée celui de la psychiatrie, dans et par son langage et ses concepts. Les témoignages mêmes de ceux qui sont déjà codés comme patients sont par-là d'emblée biaisés et déformés. Savoir décoder ces preuves en comprenant les règles d'encodage des savoirs qui viennent « *d'en haut* » permettrait ainsi de retrouver « *l'existence d'une réalité partiellement autonome, d'en bas* », et de proposer un récit où les « *écarts, les méprises, et les résistances* »<sup>86</sup> auraient toute leur place<sup>87</sup>.

---

<sup>83</sup> DAVIDSON, 2005, 268.

<sup>84</sup> *Ibid.*

<sup>85</sup> *Ibid.*, Chapitre 6.

<sup>86</sup> *Ibid.*, 270.

<sup>87</sup> On pourrait, autre exemple, relire les récits autobiographiques des « pervers » afin de voir où et quand s'opèrent des décrochages dans les récits qui laissent entendre une résistance. Lorsqu'on lit ce type de récit retranscrit par Krafft-Ebing, on peut être parfois surpris que le ton et le style, identiques à ceux des récits érotiques, aient échappé aux médecins qui nous les livrent naïvement – même pas en latin, comme c'est souvent le cas pour les descriptions cliniques détaillées (type : *immissio in os*). Certains de ces récits

Répétons que Davidson lui-même reconnaît la difficulté, et, s'il propose cet essai sur Ginzburg, c'est afin esquisser le projet d'une nouvelle histoire de la sexualité moins univoque. Ainsi, de fait, si c'est bien Krafft-Ebing qui a inventé la catégorie « masochisme », la multiplication au XIX<sup>e</sup> d'un style de relation mettant en jeu une certaine image de la femme souveraine et de l'homme lui étant soumis – la *Psychopathia Sexualis* en décrit un certain nombre de cas – est davantage tributaire de la diffusion de l'œuvre littéraire de Sacher-Masoch que de celle de Krafft-Ebing, ce que ce dernier n'hésite d'ailleurs pas à mentionner presque naïvement. Ce qui permettrait de donner un sens plus fort à la relation de l'œuvre de Masoch à la psychiatrie : non pas simple emprunt de nom, et création de catégorie, mais reconnaissance du lien de causalité entre phénomène et œuvre littéraire<sup>88</sup>.

### Critiques historiques

Le troisième ordre de remarques critiques assez naturellement appelées par le travail de Davidson touche cette fois non des questions épistémologiques et historiographiques, chronologiques. Bien des affirmations de Davidson sont en effet ouvertes à discussion.

Tout d'abord, il apparaît que l'on ne peut vraiment parler de deux grilles d'explication anatomopathologique de la perversion qui se seraient succédées – ni même chevauchées dans leur succession. Dès le début de la problématisation de troubles « érotiques » ou « génésiques », même si ces derniers n'étaient pas identifiés comme pathologies autonomes mais comme symptômes d'une autre affection<sup>89</sup>, le débat était lancé quant au siège de la maladie, justement parce que ces troubles étaient assimilés à un type de folie et entraient donc dans le cadre des grandes discussions sur le siège et l'étiologie des divers genres d'aliénations. Ainsi, pour la phrénologie de Gall<sup>90</sup>, l'instinct de reproduction, première des vingt-sept facultés qu'il identifiait, avait pour siège le cerveau, dont les lésions occasionnaient des troubles sexuels, comme le satyriasis, la nymphomanie, et toutes les « idées déréglées et les sentiments extravagants »<sup>91</sup>, tandis que pour Cabanis<sup>92</sup> les parties sexuelles étaient le siège de ces troubles, comme en dernière analyse de toutes les aliénations. La question de savoir si ce type de troubles avait une origine cérébrale ou pas s'est donc posée bien plus tôt que ne l'affirme Davidson.

En allant plus loin, le schème anatomopathologique n'a pas fonctionné de manière aussi univoque que l'auteur l'affirme. Lorsque l'on sait qu'avant de devenir perversions, c'est-à-dire pathologies autonomes de l'instinct sexuel, les troubles *déjà* iden-

---

ne semblent pas tant faire état de la vie de malheureux pervers en cours de traitement que d'une assumption moqueuse de la réalité d'une intimité, à travers un renversement de la fonction clinique de la lettre autobiographique en biographie érotique. Lire ce type de lettres dans le texte psychiatrique à la lumière de textes érotiques tels que *Gamiani, ou deux nuits d'excès* (attribution contestée à Alfred de Musset, plus de quarante éditions au cours du XIX<sup>e</sup> siècle), est ainsi loin d'être absurde.

<sup>88</sup> SACHER-MASOCH, 1967.

<sup>89</sup> Monomanie, Folie des affections, Folie instinctive, monomanie instinctive (...) sont des catégories fréquemment invoquées jusque dans les années 1850. C'est d'ailleurs la dernière qui sert à qualifier dans les premières expertises le cas du Sergent Bertrand déjà citées.

<sup>90</sup> GALL, SPURZHEIM, 1809 et 1810 ; GALL, 1823.

<sup>91</sup> GALL, SPURZHEIM, 1810, III, 127.

<sup>92</sup> CABANIS, 1805.



tifiés comme sexuels faisaient partie de la foisonnante symptomatologie des aliénations mentales et de leurs nuances, il faut aussi avoir à l'esprit que, si tous les médecins aliénistes se référaient au siège organique d'une manière ou d'une autre – en ce sens, il s'agit bien d'un cadre conceptuel commun – certains ne se privaient pas de douter de l'ancrage organique de la folie. Fodéré – pour ne pas citer Pinel<sup>93</sup> en tout début de siècle – s'il admet bien l'idée générale selon laquelle le moral a bien « *quelque part* » rapport au physique, ne se prive pas de combattre toute velléité de rattachement des divers types d'aliénation à ce qui serait leurs supports physiques<sup>94</sup>, et revendique une autonomie de la théorie et de la pratique de l'aliéniste.

Il semble que la problématique générale, issue du XVIII<sup>e</sup>, sous-tendant cette question de la localisation, est plus large et plus souple que le schème anatomopathologique décrit par Davidson. Ce qui agite entre autres les médecins, et les psychiatres en particulier, est la question de la relation du physique au moral, du corps à l'esprit. Et c'est justement parce que ce cadre était large que l'émergence d'un style de raisonnement psychologique n'a pas fait disparaître la question d'une relation entre psychologie de l'individu et biologie, neurologie ou neurobiologie – questionnement encore patent aujourd'hui. Ainsi, même si les thèses de Davidson quant à l'émergence de la perversion comme maladie fonctionnellement définie sont justes, l'analyse d'une transformation en termes de passage de l'anatomopathologique au psychologique est insuffisante pour rendre compte tant des problèmes qui se sont noués et entrelacés au XIX<sup>e</sup> que de la continuation, au XX<sup>e</sup> siècle, de l'histoire des perversions.

Enfin, selon Davidson, il serait impossible de parler de perversions sexuelles au sens de déviations d'une fonction naturelle avant le milieu du XIX<sup>e</sup>. Or, *de fait*, et du point de vue du *concept* et non seulement d'une homonymie de surface, on peut retrouver l'existence d'une pathologie définie comme perversion de l'instinct de reproduction dès 1828<sup>95</sup>. Cette occurrence est renforcée par des références extrêmement claires quant au concept de perversion d'une fonction<sup>96</sup>, postérieures de dix ans mais antérieures de plus d'une décennie à l'affaire Bertrand<sup>97</sup>. Et, si chez Broussais en 1828, les perversions regroupent tant des pathologies de l'ordre de la nymphomanie et du satyriasis que des troubles « sentimentaux », très loin des espèces de Krafft-Ebing, on y repère un quadrillage de l'intimité érotique de l'individu qui ne renvoie déjà plus seulement à celui de son corps ou de son cerveau : ce sont les tendances et les instincts qui sont en jeu.

## Conclusion

L'ouvrage d'Arnold Davidson, en réactualisant la question foucauldienne telle qu'elle se présente dans le premier tome de son *Histoire de la sexualité*, et en mettant au centre de ses analyses le cadre conceptuel qui a permis de définir le concept de perversion, est d'une lecture féconde et difficilement contournable. Il reste néanmoins nécessaire de réévaluer les choix méthodologiques, ainsi que la chronologie et le récit

---

<sup>93</sup> PINEL, an IX (1801).

<sup>94</sup> Cf. FODÉRÉ, 1813 et 1832, notamment 29 et 63-65.

<sup>95</sup> BROUSSAIS, 1828, 365-366. La nymphomanie y est décrite comme *dépravation de l'instinct génital*.

<sup>96</sup> BAYARD, 1837.

<sup>97</sup> Malgré la grande force théorique de Foucault, l'utilisation des sources est parfois biaisée par l'argumentaire à valeur stratégique.

de l'histoire des perversions sexuelles. Conceptuellement, les conditions de leur définition ont émergé plus tôt qu'il n'est coutume de l'entendre à partir de Foucault. L'opération majeure réalisée à partir de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est la solidification de ces conditions, et la précision des catégories nosographiques de la perversion. C'est l'histoire d'une prise d'autonomie de ces pathologies face à la folie, émergeant du noyau protéiforme des monomanies d'Esquirol. *Mais la sexualisation de l'individu par la psychiatrie a commencé avant que les aberrations sexuelles et leurs formes exotiques aient commencé à proliférer*<sup>98</sup>. L'histoire de cette prolifération n'est pas tant l'histoire même de la sexualité que celle de l'intrusion médicale de plus en plus forte dans nos intimités, à travers l'annexion progressive de phénomènes auparavant problématisés sous d'autres catégories.

**Julie MAZALEIGUE**

*EHSBM (Epistémologie Histoire des Sciences Biologiques et Médicales) - CHSSC (Centre d'Histoire des Sociétés, des Sciences et des Conflits), Paris, France*  
julie.mazaleigue@wanadoo.fr

## Bibliographie<sup>99</sup>

- ANCET P., 2006, *Phénoménologie du corps monstrueux*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BALL B., 1888, *La folie érotique*, Paris, Baillière.
- BAYARD H., 1837, Examen médico-légal de cette question : la nymphomanie peut-elle être une cause d'interdiction, ou les faits qui tendraient à l'établir sont-ils non pertinents ?, *Annales d'Hygiène Publiques et de Médecine Légale*, 18, 416-447.
- BINET A., 1888, *Le fétichisme dans l'amour, études de psychologie expérimentale*, Paris, Doin, Bibliothèque des Actualités Médicales et Scientifiques.
- BLOCH I., 1903, *Beiträge zur Aetiologie der Psychopathia sexualis*, Dresden, Dohrn (2 volumes).
- BONNET H., BULARD J., 1868, *Rapport médico-légal sur l'état mental de Charles-Joseph Jouy, inculpé d'attentats aux mœurs*, Nancy, Raybois.
- BOOLOS G., (dir.), 1990, *Meaning and Method : Essays in Honor of Hilary Putnam*, Cambridge-New York, Cambridge University Press.
- BOTTEX A., 1838, *De la médecine légale des aliénés, dans ses rapports avec la législation criminelle*, Lyon, Baillière.
- BRIERRE DE BOISMONT A., 1849, Remarques médico-légales sur la perversion de l'instinct génésique, *Gazette Médicale de Paris*, 21 juillet, 29-30.
- BROUSSAIS F.J.V., 1803, *Recherches sur la fièvre hectique considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes, sans vice organique*, Paris, Méquignon.
- BROUSSAIS F.J.V., 1828, *De l'irritabilité et de la folie*, Paris, Delaunay.

---

<sup>98</sup> Selon Foucault, Sade nous parle, thèse paradoxale, déjà de sexe, et nous sommes encore au XVIII<sup>e</sup>... « Sade, sergent du sexe », FOUCAULT, 1975b, 1686-1690, et 1999. On pourrait sans doute davantage lire Sade comme témoignant d'un moment charnière, d'une transformation en train de s'opérer d'un régime de partage des plaisirs en termes de licite et d'illicite à un régime du sain et du pathologique.

<sup>99</sup> Cette bibliographie se borne à indiquer les textes à la fois les plus éclairants quant à l'ouvrage de Davidson en évitant de redoubler la bibliographie de l'auteur, les moins difficiles d'accès, mais aussi ceux qui permettent, sources historiques et philosophiques, une remise en perspective critique de ses thèses.

- CABANIS P.J.G., 1805, *Rapports entre le physique et le moral de l'homme*, Paris, Crapelet (2 tomes).
- CASTEL R., 1977, *L'ordre psychiatrique. L'âge d'or de l'aliénisme*, Paris, Minuit.
- CASTEL R., 1981, *La gestion des risques, de l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse*, Paris, Minuit.
- CHARCOT J.M., MAGNAN V., 1987 (1882), *L'inversion du sens génital et autres perversions sexuelles*, Paris, Frénésie.
- CHEVALIER J., 1893, *Une maladie de la personnalité : l'inversion sexuelle*, Lyon-Paris, Storck-Masson.
- DAVIDSON A.I., 1994, Carlo Ginzburg and the Renewal of Historiography, in CHANDLER J., DAVIDSON A.I., HAROOTUNIAN H., (dir.), *Questions of Evidence : Proof, Practice, and Persuasion across the Disciplines*, Chicago, University of Chicago Press.
- DAVIDSON A.I., 2005, *L'émergence de la sexualité : épistémologie historique et formation des concepts*, Paris, Albin Michel, Collection « Bibliothèque des Idées » (traduit de l'anglais par P.E. DAUZAT).
- DEAN T., LEAN C., (dir.), 2001, *Homosexuality and Psychoanalysis*, Chicago, University of Chicago Press.
- DELEUZE G., 1967, Le froid et le cruel : présentation de Sacher-Masoch, in MASOCH S., *La vénus à la Fourrure*, Paris, Minuit, 15-115.
- DUPRÉ E., 1913, *Les perversions instinctives*, Actes du XXII<sup>e</sup> Congrès des aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, Tunis, 1-7 avril 1912, Paris, Masson.
- ÉPAULARD A., 1901, *Vampirisme (nécrophilie, nécrosadisme, nécrophagie)*, Lyon, Stock.
- ESQUIROL J.E.D., 1838, *Des maladies mentales considérées du point de vue médical, hygiénique et médico-légal*, Paris, Baillière (2 volumes).
- FODÉRÉ F., 1813, *Traité de médecine légale et d'hygiène publique ou de police de santé*, Paris, Mame (en 6 volumes).
- FODÉRÉ F., 1832, *Essai médico-légal*, Strasbourg, Le Roux.
- FOUCAULT M., 1963, *Naissance de la clinique, une archéologie du regard médical*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FOUCAULT M., 1966, *Les mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT M., 1971, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT M., 1975a, Pouvoir et corps, in *Dits et Écrits*, Paris, Gallimard, vol. I, 1622-1628.
- FOUCAULT M., 1975b, Sade, sergent du sexe, in *Dits et Écrits*, Paris, Gallimard, vol. I, 1686-1690.
- FOUCAULT M., 1976a, Bio-histoire et bio-politique, in *Dits et Écrits*, Paris, Gallimard, vol. II, 95-97.
- FOUCAULT M., 1976b, *Histoire de la sexualité. Tome I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT M., 1977a, Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps, in *Dits et Écrits*, Paris, Gallimard, vol. II, 228-236.
- FOUCAULT M., 1977b, Non au sexe roi, in *Dits et Écrits*, Paris, Gallimard, vol. II, 256-269.
- FOUCAULT M., 1977c, Pouvoirs et stratégies, in *Dits et Écrits*, Paris, Gallimard, vol. II, 419-428.
- FOUCAULT M., 1984a, *Histoire de la sexualité. Tome II : L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT M., 1984b, *Histoire de la sexualité. Tome III : Le souci de soi*, Paris, Gallimard.

- FOUCAULT M., 1984c, L'éthique et le souci de soi comme pratique de la liberté, in *Dits et Écrits*, Paris, Gallimard, vol. II, 1527-1548.
- FOUCAULT M., 1997, « Il faut défendre la société », *Cours au Collège de France 1975-1976*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- FOUCAULT M., 1999, *Les Anormaux*, *Cours au Collège de France 1974-1975*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- FOUCAULT M., 2003, *Le Pouvoir psychiatrique*, *Cours au Collège de France 1973-1974*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- FOUCAULT M., 2004a, *Du gouvernement des vivants*, *Cours au Collège de France 1979-1980*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- FOUCAULT M., 2004b, *Naissance de la biopolitique*, *Cours au Collège de France 1978-1979*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- FOUCAULT M., 2004c, *Sécurité, Territoire et Population*, *Cours au Collège de France 1977-1978*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- FREUD S., 1968, Pulsions et destin des pulsions (1915), in FREUD S., *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 11-44.
- FREUD S., 1969, Le fétichisme (1927), in FREUD S., *La vie sexuelle*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREUD S., 1973, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREUD S., 1987, *Trois essais sur la Théorie sexuelle*, Paris, Gallimard.
- GALL F.J., 1823, *Organologie ou exposition des instincts, des penchants, des sentimens et des talents, ou des qualités morales et des facultés intellectuelles fondamentales de l'homme et des animaux et du siège de leurs organes*, Paris, Boucher.
- GALL F.J., SPURZHEIM G., 1809, *Recherches sur le système nerveux en général et du cerveau en particulier*, Paris, F. Schoell.
- GALL F.J., SPURZHEIM G., 1810, *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, Paris, F. Schoell (4 tomes).
- GARNIER P., 1896, *Les fétichistes : pervers et invertis sexuels. Observations médico-légales*, Paris, Baillière.
- GEOFFROY SAINT-HILAIRE I., 1832-1837, *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux*, Paris, Baillière (4 volumes).
- GERDY P.N., 1846, *Physiologie philosophique des sensations de l'intelligence*, Paris, Labé.
- GIARD A., 2004, *Le sexe bizarre, pratiques érotiques d'aujourd'hui*, Paris, Le Cherche-Midi.
- GRIESINGER W., 1865, *Traité des maladies mentales. Pathologie et thérapeutique*, Paris, Delahaye (traduction française de la seconde édition allemande).
- HAVELOCK ELLIS H., 1942, *Studies in the Psychology of Sex (1897-1910)*, New York, Random House (traduction française : HAVELOCK E., 2003, *Études de psychologie sexuelle*, Paris, Bibliothèque des Introuvables (texte téléchargeable sur le site Internet : <http://www.gutenberg.org>)).
- HERZER M., 1982, *Bibliographie zur Homosexualität – Verzeichnis des deutschsprachigen nichtbelletristischen Schrifttums zur weiblichen und männlichen Homosexualität aus den Jahren 1466 bis 1975 in chronologischer Reihenfolge zusammengestellt*, Berlin, R. Winkel.
- HIRSCHFIELD M., 1903, *Der Urnische Mensch*, Leipzig, Spohr.
- HIRSCHFIELD M., 1914, *Die Homosexualität des Mannes und des Weibes*, Berlin, Marcus.
- KANT E., 1944, *Critique de la raison pure*, Paris, Presses Universitaires de France (traduction française).

- KLOSSOWSKI P., 1967, *Sade, mon prochain (précédé de : le philosophe scélérat)*, Paris, Seuil.
- KRAEPLIN E., 1883, *Lehrbuch der Psychiatrie*, Leipzig, Thieme.
- KRAFFT-EBING R. VON, 1881, *Lehrbuch der Gerichtlichen Pathologie*, Stuttgart, Enke.
- KRAFFT-EBING R. VON, 1895, *Psychopathia Sexualis, avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle*, Paris, Carré (traduction française de la 8<sup>e</sup> édition allemande).
- KRAFFT-EBING R. VON, 1897a, *Psychiatrie und Neuropathologie*, Leipzig, J.A. Barth (4 volumes).
- KRAFFT-EBING R. VON, 1897b, *Traité clinique de psychiatrie*, Paris, Maloine (traduction française de l'édition allemande de 1893).
- KRAFFT-EBING R. VON, 1999, *Psychopathia Sexualis*, Paris, Pocket (3 volumes).
- LACAN J., 1964, *Le séminaire. Tome 11 : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil.
- LANTÉRI-LAURA G., 1979, *Lecture des perversions. Histoire de leur appropriation médicale*, Paris, Masson.
- LASÈGUE Ch., 1877, Les exhibitionnistes, *Union Médicale*, 1<sup>er</sup> mai, 50-51.
- LAUPTS (pseudonyme de SAINT-PAUL G.), 1896, *Tares et poisons. Perversion et perversité sexuelles*, Paris, Carré.
- LEURET F., 1830, Monomanie érotique méconnue par des personnes étrangères à l'observation des aliénés, *Annales d'Hygiène Publiques et de Médecine Légale*, 3, 198-224.
- LEURET F., 1834, *Fragments psychologiques sur la folie*, Paris, Crochard.
- LEURET F., 1840, *Du traitement moral de la folie*, Paris, Baillière.
- LISLE E., 1851, Des pertes séminales et de leur influence sur la production de la folie, *Annales Médico-Psychologiques*, III, 17-283 et 402-431.
- LUCAS P., 1847-1850, *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux, avec l'application méthodique des lois de la procréation au traitement général des affections dont elle est le principe*, Paris, Baillière (2 volumes).
- LUNIER L., 1850, Examen médico-légal d'un cas de monomanie instinctive. Affaire du Sergent Bertrand, *Annales Médico-Psychologiques*, I, 351-378.
- LUYS J., 1874, *Études de physiologie et de pathologie cérébrale. Des actions réflexes du cerveau, dans les conditions normales et morbides de leurs manifestations*, Paris, Baillière.
- MAGNAN V., 1885, *Des anomalies, des aberrations et des perversions sexuelles*, Communication faite à Académie de Médecine le 13 janvier 1885, Paris, Masson.
- MAGNAN V., 1893, *Leçons cliniques sur les maladies mentales*, Paris, L. Battaille (2<sup>e</sup> édition).
- MAGNAN V., LEGRAIN P.M., 1895, *Les dégénérés. État mental et syndromes épisodiques*, Paris, Rueff and Cie.
- MARC C.C.H., 1829, Introduction aux annales d'hygiène publique et de médecine légale, *Annales d'Hygiène Publiques et de Médecine Légale*, I, 11-39.
- MARC C.C.H., 1833 Considérations médico-légales sur la monomanie et particulièrement sur la monomanie incendiaire, *Annales d'Hygiène Publiques et de Médecine Légale*, 10, 357-474.
- MARC C.C.H., 1840, *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, Paris, Baillière.
- MAUDSLEY H., 1888, *Le crime et la folie*, Paris, Alcan.
- MICHÉA C.F., 1849, Des aberrations de l'instinct génésique, *Union Médicale*, 28 juillet, 30-31.
- MOLL A., 1891, *Die Konträre Sexualempfindung*, Berlin, Fisher (traduction française : 1893, *Les perversions de l'instinct génital. Étude sur l'inversion sexuelle*, Paris, Carré).

- MOREAU DE TOURS J., 1869, *Traité pratique de la folie névropathique (vulgo hystérique)*, Paris, Germer-Baillière.
- MOREAU DE TOURS P., 1880, *Les aberrations du sens génésique*, Paris, Asselin & Cie<sup>100</sup>.
- MOREL B., 1852, *Traité théorique et pratique des maladies mentales*, Nancy, Grimblot-Veuve Raybois.
- MOREL B., 1857, *Traité des dégénérescences, physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, Paris, Baillière.
- MUSSET A. DE (attribué à), 2000, *Gamiani, ou deux nuits d'excès* (1833), Paris, Mercure de France.
- NAGEL T., 1979, Sexual Perversion, in NAGEL T., *Mortal Questions*, Cambridge, Cambridge University Press, 37-52 (traduction française : 1983, La perversion sexuelle, in NAGEL T., *Questions mortelles*, Paris, Presses Universitaires de France, 37-52).
- Ogien R., 2004, *La panique morale*, Paris, Grasset-Fasquelle.
- PARENT-DUCHATELET A.J.B., 1832, Penchants vicieux et criminels observés chez une petite fille, *Annales d'Hygiène Publiques et de Médecine Légale*, 7, 173-193.
- PINEL P., An IX (1801), *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, ou la manie*, Paris, Richard Caille-Ravier.
- PRICHARD J.C., 1835, *A Treatise on Insanity and other Disorders Affecting the Mind*, London, Sherwood, Gilbert and Piper.
- REGNAULT E., 1830, *Du degré de compétence des médecins dans les questions judiciaires relatives aux aliénations mentales et des théories physiologiques sur la monomanie*, Paris, Baillière.
- ROUX J., 1899, *Psychologie de l'instinct sexuel*, Paris, Baillière.
- SACHER-MASOCH L. VON, 1967, *La Vénus à la fourrure*, Paris, Minuit (traduction française).
- SADE MARQUIS DE, 1963-1994, *Œuvres complètes*, Paris, J.J. Pauvert.
- SARTRE J.P., 1976, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard.
- SHEEHAN J., SOSNA M., (dir.), 1991, *The Boundaries of Humanity : Humans, Animals, Machines*, Berkeley, University of California Press.
- SPENCER H., 1875, *Principes de psychologie*, Paris, Félix Alcan.
- STUART MILL J., 1866, *Système de logique déductive et inductive*, Paris, Ladrangé (2 volumes).
- THOINOT L.H., 1898, *Attentats aux mœurs et perversion du sens génital*, Paris, Douin.
- TISSOT S.A.A.D., 1905 (1760), *L'onanisme ou dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation*, Lausanne, Garnier.
- ULRICH K.H., 1975, *Memnon* (1868), *Inclusa* (1864), in HIRSCHFIELD M., *Forschungen über das Rätsel der mannähnlichen Liebe*, New York, Arno Press, Arno Press (1ère édition : 1898, Leipzig, M. Spohr).
- ULRICH K.H., 1994, *The Riddle of « Man-manly » love : The Pioneering Work on Male Homosexuality*, Buffalo (New York), Prometheus Books.
- VOISIN A., SOCQUET J., MOTET A., 1890, État mental de P., poursuivi pour avoir coupé les nattes de plusieurs jeunes filles, *Annales d'Hygiène Publiques et de Médecine Légale*, 23, 331-340.
- WESTPHAL J.C., 1870, Die Conträre Sexualempfindung, Symptome eines Nevropathischen (Psychopathischen) Zustand, *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, II, 1868-1890.

---

<sup>100</sup> Référence citée par l'auteur. Il est à noter que le texte indiqué par Foucault le date de 1883, et que l'on peut trouver d'autres exemplaires identiques datés de 1887.

WÖLLFLIN H., 1986, *Principes fondamentaux de l'histoire de l'art. Le problème de l'évolution du style dans l'art moderne* (1929), Brionne, Gérard Montfort.

WUNDT W.F., 1886, *Éléments de psychologie physiologique*, Paris, Alcan (2 volumes).